

PRIMAIRE PRODUCTIONS PRESENT

ALOÏSE SAUVAGE

DANS UN FILM DE
REDA KATEB

Sur un Fil



PYRAMIDE PRODUCTIONS et UNIVERSAL PICTURES
présentent

Sur un Fil

Un film de

REDA KATEB

Librement inspiré du recueil *Le Rire Médecin - Journal du Docteur Girafe* de Caroline Simonds et Bernie Warren (Publié par les ÉDITIONS ALBIN MICHEL puis par LE RIRE MÉDECIN)
Scénario de REDA KATEB et FADETTE DROUARD

Avec

ALOÏSE SAUVAGE, PHILIPPE REBBOT, JEAN-PHILIPPE BUZAUD, SARA GIRAUDEAU, SAMIR GUESMI et MASSIL IMINE

SORTIE : 30 OCTOBRE 2024

Durée: 1h56

Matériel disponible sur www.upimedia.com

   UniversalFR  @universalfir #Surunfil

DISTRIBUTION

Universal Pictures International France
50, Boulevard Haussmann
75009 Paris

Crédits photos : ©Alessandro Clemenza et ©Jerome Prebois

PRESSE

Sylvie FORESTIER
Giulia GIÉ
assistées de Maellyse FERREIRA

Synopsis

Jo, une jeune femme, artiste de cirque de rue, découvre le travail des clowns professionnels de "Nez Pour Rire". Vite - peut-être trop vite - entrée dans l'association, elle se retrouve à l'hôpital au contact des enfants, des malades, des soignants et des familles, à qui ces clowns tentent inlassablement d'apporter de la joie et du réconfort.





Note d'intention du réalisateur

Tout est parti d'un livre: *Le journal du docteur Girafe*, de Caroline Simonds. La fondatrice de l'association Le Rire Médecin (fondée il y a 33 ans) y raconte son métier de clown à l'hôpital, livrant un récit qui est à la fois la mémoire de son expérience et un objet de transmission pour d'autres vocations.

Impossible de ne pas être saisi, bouleversé par cette lecture. À chaque page elle nous propulse dans des situations très fortes où l'univers des clowns côtoie l'humanité dans son ensemble.

Immédiatement des images apparaissent, des situations, des émotions, du rire aux larmes.

Mais je ne voulais pas faire un film uniquement sur le mode de la chronique. Il fallait une narration assez forte pour s'ancrer et donner à voir cet univers, des personnages qui nous offrent une porte d'entrée et soient les relais du spectateur au sein de notre histoire.

Une image est apparue: celle d'une acrobate aérienne tombée de son fil, clouée au sol et n'ayant plus d'autre choix que de se réinventer.

Elle entre dans l'association Nez Pour Rire. Privée de ses moyens physiques suite à une blessure, elle arrive dans le monde des clowns à l'hôpital "faute de mieux", sans se douter que c'est à travers cette expérience



qu'elle va trouver sa place dans le monde. Elle sera parfois bousculée par les situations, cherchera comment gérer son attachement aux enfants, fera des erreurs en pensant bien faire et au final quelque chose se révélera en elle. Un trésor qu'elle ne soupçonnait pas jusque-là.

Au fil d'immersions dans différents hôpitaux où j'ai eu la chance de suivre le travail des clowns du Rire Médecin et d'un chantier d'écriture avec ma précieuse co-scénariste Fadette Drouard, ce scénario est donc né.

Le ton lui aussi s'est imposé.

Sur HORS NORMES d'Éric Toledano et Olivier Nakache j'avais pu confirmer ce qui n'était alors qu'une intuition : il existe une réelle légèreté, un humour à toute épreuve au milieu de situations si fortes, que soit celles vécues par de jeunes artistes, des clowns travaillant à l'hôpital, ou des enfants malades. La poésie y est partout. Rien n'est simple et pourtant tout l'est plus. Tout est gratuit. J'y vois le geste artistique dans sa plus pure essence, débarrassé du désir de plaire et d'être reconnu, mais dans un partage qui pourrait être une forme de rituel.

Lors de mes immersions à l'hôpital, dans ce travail d'enquête quasi documentaire j'étais témoin parfois d'instantanés où la vie ne tient qu'à un fil, un fil sur lequel souvent le clown et l'enfant sont les plus aptes à tenir en équilibre.

Le film se voudra sur ce même fil, entre le rire et les larmes, porté par la grâce des clowns, ces personnages incroyables qui vivent au présent et se moquent des conventions sociales.

Autour de l'actrice, chanteuse et danseuse Aloïse Sauvage, qui jouera l'héroïne, les interprètes seront un mélange de professionnels et de non professionnels.

Qui mieux que ceux qui vivent ces situations pour les faire exister à l'image, pour porter le monde dans lequel évolue l'histoire ?

Ce "background", qu'on appelle trop facilement "figuration", l'idée est de le confier à de vrais clowns médecins et de vrais soignants pour que, lors du tournage, la vérité des situations soit toujours là. Pour qu'on y croie mais aussi pour plonger l'actrice principale et ses partenaires dans un bain de réel, comme j'aime tant le faire moi-même en tant qu'acteur.

Si, certainement par nature, je place l'acteur au centre je veux aussi être très attentif à la mise en scène. Faire de cette histoire un film de cinéma dont la place sera naturellement le grand écran. Cela passe par un travail très en amont de préparation du cadre, de la lumière, du rythme qu'aura le montage, d'une esthétique la plus juste et la plus cohérente pour raconter cette histoire. Entre le réel et la fantaisie, la comédie et le tragi-comique, le clown et le soin d'hôpital, le film multiplie les genres. La caméra doit les unir tout en leur laissant l'espace pour s'épanouir.

Raconter l'histoire de Jo, Yacine, Tamara, Gilles, Bruno, Clémence, Abdel et les autres est devenu une nécessité pour moi. Je veux rendre hommage et rendre justice à ces clowns, aux enfants, aux soignants et porter la lumière sur eux. Je veux le faire par le cinéma car je crois profondément en sa puissance qui, par la lumière justement, nous donne parfois l'impression d'avoir rencontré quelqu'un, d'être allé quelque part "pour de vrai".

Reda Kateb





Présentation des personnages

JO - Aloïse Sauvage

Jo, jeune acrobate aérienne, voit sa carrière basculer après une chute dramatique lors d'une représentation. Incapable de retrouver les hauteurs, elle rejoint l'association de clowns professionnels "Nez Pour Rire". Sans aucune expérience dans ce domaine, elle s'immerge dans un univers inconnu, apprenant à créer des liens avec les enfants hospitalisés, leurs familles et les soignants. Elle façonne Zouzou, un clown qui devient le vecteur de son désir de redonner le sourire. Jo doit naviguer entre son attachement croissant pour les enfants et les épreuves bouleversantes auxquelles elle est confrontée.

GILLES / POIREAU - Philippe Rebbot

Gilles, alias Poireau, déploie son art de clown auprès des enfants hospitalisés. Accompagné de son fidèle complice Roger Chips, il accueille Jo au sein de "Nez Pour Rire" et dans l'univers hospitalier, partageant



avec elle les secrets de son métier. Poireau devient pour Jo un mentor bienveillant, lui montrant la voie pour apporter un peu de lumière dans un lieu de souffrance.

THIERRY / ROGER CHIPS - Jean-Philippe Buzaud

Thierry, connu sous le nom de Roger Chips, forme avec Poireau un duo inséparable à l'hôpital. Ensemble, ils apportent joie et réconfort aux enfants malades, illuminant leur quotidien avec des moments de rire et de complicité. Roger Chips, par son humour et sa tendresse, devient une figure emblématique de cette mission de cœur.

CLÉMENCE - Sara Giraudeau

Clémence, cadre infirmière du service, se trouve à la croisée des chemins entre la rigueur médicale et la fantaisie des clowns. Bien que la cohabitation avec ces artistes ne soit pas toujours aisée, elle soutient fermement cette initiative qui apporte un soutien précieux aux jeunes patients, témoignant de sa dévotion à leur bien-être.

YACINE - Massil Imine

Yacine est un jeune garçon courageux, en lutte contre une leucémie. Initialement réfractaire à la présence des clowns, il finit par tisser une amitié profonde avec Zouzou. Cette relation devient un pilier pour Yacine, qui trouve en ce clown une source d'espoir et de soutien tout au long de son combat contre la maladie.

ABDEL - Samir Guesmi

Abdel, père de Yacine, se retrouve seul face à la lourde tâche de soutenir son fils atteint de leucémie. Accablé par la situation, il fait de son mieux pour gérer les défis quotidiens. Lorsqu'il découvre l'effet positif de Jo et de son clown Zouzou sur Yacine, il se laisse toucher par cette lueur d'espoir. Déterminé à ne plus laisser son fils affronter la maladie seul, Abdel s'investit corps et âme pour être à ses côtés, renforçant leur lien dans cette épreuve.

TAMARA - Elsa Wolliaaston

Tamara, fondatrice et doyenne de l'association "Nez Pour Rire", dédie sa vie à apporter de la joie aux enfants hospitalisés à travers les clowns professionnels. Pour Jo, Tamara devient une confidente précieuse, l'aidant à surmonter ses doutes et ses peurs dans ce nouvel univers, et incarnant la sagesse et la bienveillance de l'association.



Entretien

Reda Kateb

Vous avez déjà réalisé un premier court métrage, PITCHOUNE, en 2015. Mais à quand remonte précisément votre envie de passer derrière la caméra ?

Je n'ai jamais eu de plan précis en tête. Mais je me souviens que, plus jeune je rêvais plus de devenir réalisateur qu'acteur. Le cinéma me faisait rêver. J'ai eu la chance de l'aborder par la salle dans un cinéma où j'ai travaillé comme caissier, ouvreur et projectionniste. En même temps je prenais des cours de théâtre. On montait des pièces avec des copains et je me suis essayé un peu à la mise en scène, au théâtre. Plus tard j'ai été happé par le jeu d'acteur et particulièrement quand j'ai eu la chance de faire du cinéma, où j'ai trouvé un terrain d'expression très large. Et puis j'ai réalisé ce court métrage PITCHOUNE à un moment de bascule dans ma vie personnelle comme professionnelle, comme une manière de regarder dans le rétroviseur et de dire au revoir en douceur à une partie de ma vie d'avant. J'avais été clown d'anniversaires pour enfants et notamment au salon du camping-car. Une expérience courte où j'ai pu voir à quel point cet art est difficile, et le clown dans ces conditions un sport de survie. Récemment, je suis aussi retombé sur des photos de moi à 8 ans déguisé en clown en train de chanter dans le service d'hôpital où travaillait ma mère infirmière...

Mais ce court-métrage, sélectionné à la Quinzaine des Réalisateurs en 2015 ne vous avait pas donné envie d'enchaîner directement avec un long ?

Non. J'étais allé au bout de quelque chose avec ce court. Et je ne l'avais pas du tout envisagé comme un galop d'essai pour un long.

J'avais de beaux projets comme acteur. Je n'éprouvais aucune frustration ou besoin de m'exprimer autrement.

Alors, comment l'aventure SUR UN FIL va-t-elle naître, des années plus tard ?

Tout part d'un rendez-vous avec mon producteur Robin Boespflug-Vonier qui venait de reprendre les rênes de la société Pyramide Productions. J'aimais beaucoup ses parents, Fabienne Vonier et Francis Boespflug qui furent parmi les premiers à me tendre la main à mes débuts et avec qui j'étais resté en contact jusqu'à la fin de leur vie. Ce jour-là, Robin me demande si j'ai des projets de réalisation et, subtilement, me parle d'un livre qu'il aimerait m'envoyer alors que je m'apprête à partir tourner une série à l'étranger.

Ce livre, c'est *Le Rire Médecin - Le journal du Docteur Girafe* de Caroline Simonds. Dès que je commence à le lire, j'ai des images en tête. Des images parfois trop puissantes qui me font faire des pauses presque toutes les deux pages.

Ce livre va m'accompagner tout au long du tournage où j'apprends aussi à connaître... Aloïse (Sauvage). Je sais qu'elle a fait du cirque, je suis frappé par son authenticité et son lien à l'enfance. J'écoute ses chansons et je la trouve inspirante. Je sens qu'elle a un univers fort et large. L'association entre elle et ce que je lis commence à se faire.

Je ne lui en dis rien à ce stade.

Comment tout cela va-t-il devenir concret ?

Par un parfait et inattendu alignement de planète. Un jour, toujours sur ce tournage, Ariane Ascaride me voit avec ce livre. Elle m'explique qu'elle connaît Caroline et peut me la faire rencontrer. Cette rencontre a eu lieu à mon retour à Paris. L'échange est passionnant. Je lui dis que j'ai peut-être envie de faire un film inspiré de son livre mais qu'il n'en serait pas une adaptation. Je lui fais aussi part de mes doutes, de mon besoin de confirmer ce désir.

Spontanément et sans rien attendre elle va m'ouvrir toutes les portes de l'association, m'organiser des journées d'immersion dans différents hôpitaux. J'assiste à des séances de coaching, j'interviewe des clowns... Je fais tout ce travail d'enquête pendant presque six mois, jusqu'à ce que tout se ferme à cause du COVID.

Que ressentez-vous lors de ces immersions ?

En fait, j'ai vécu tout ce que vit Jo à l'écran. Comme elle, pour ma toute première immersion à l'hôpital Necker, je suis rentré dans la chambre d'une petite fille en soins palliatifs. Comme elle, je me suis retrouvé à chanter *Une souris verte* au chevet de cette gamine. Comme elle, je suis sorti de cette chambre tellement j'étais bouleversé au point de me demander si j'allais être capable de réaliser un film là-dessus. Et comme elle toujours et encore, ce sont les clowns qui ont trouvé les mots pour me dire que ce qui s'était passé à ce moment-là était dingue, juste parce que la petite fille avait cligné de l'œil, qu'elle avait communiqué avec eux. Ce jour-là, j'ai eu l'impression de trouver le point de vue de la caméra pour mon film, j'avais

le sentiment que dans l'épaule des clowns il ne pouvait rien m'arriver, que si le spectateur était placé à cet endroit il ne verrait plus tant l'hôpital que les personnes, les personnages. Chez le clown comme chez l'enfant dans la chambre duquel il se trouve, il n'y a pas de morbidité, pas de pathos. L'enfant et le clown vivent dans le présent sans s'appesantir sur eux-mêmes.

C'est à ce moment-là, fort de ces expériences, que vous commencez à écrire ?

Oui je commence seul et en regardant beaucoup de films de Fellini aux AILES DU DÉsir en passant par les Pixar (surtout MONSTRES ET CIE). Je lis également des ouvrages recommandés par Caroline Simons, je visionne de nombreux documentaires.

Mon idée se précise mais je sens vite que n'ai pas les outils pour architecturer un scénario, que je dois travailler avec quelqu'un d'autre pour m'aider à structurer les choses. Le chantier de l'écriture me paraît vertigineux à ce stade.

Pourquoi avoir choisi Fadette Drouard ?

Je préfère dire que nous nous sommes choisis mutuellement dès notre première rencontre. Ce fut une évidence. J'ai vu ce que nos deux sensibilités mêlées pouvaient apporter. J'ai compris que j'avais besoin de son regard pour raconter cette histoire. Et on a développé ce scénario ensemble pendant près de trois ans.

Quelles ont été les bases de ce travail d'écriture ?

J'ai eu assez vite la colonne vertébrale du film : une acrobate très douée qui se blesse gravement et entame, malgré elle, un parcours initiatique

dans l'univers des clowns à l'hôpital qui va changer à jamais sa vie. Une jeune femme qui grandit entre le début et la fin du film en s'ouvrant aux autres, en acceptant de vivre avec des sentiments. Un talent brut et évident mais une jeune femme enfermée dans sa bulle et qui va en sortir "grâce" à une chute.

J'avais déjà Aloïse Sauvage en tête pour ce film.

Et comment travaillez-vous avec Fadette Drouard ?

On commence par se raconter nos vies pour apprendre à se connaître. Je me rends compte que malgré toutes nos digressions nous ne faisons déjà que parler du film. Nous avons besoin de prendre le temps, de brasser beaucoup d'idées avant de commencer concrètement à écrire.

Pour la suite, je suis Fadette sur sa méthodologie.

Notre premier grand travail porte sur les personnages.

Nous les précisons chacun au maximum avant de commencer à les mettre en situations, à les faire interagir.

Pour incarner ces personnages, hormis Aloïse Sauvage, aviez-vous déjà d'autres comédiens en tête ?

Philippe (Rebbot). Nous avons déjà fait PITCHOUNE ensemble et après le tournage de ce court métrage il m'avait fait promettre de ne plus lui demander de jouer un clown. Clown au salon du camping-car au milieu des enfants déchaînés pouvait être un peu douloureux pour les chevilles, beaucoup d'enfants traitant de tels clowns comme des souffre-douleurs.



Ce rôle de clown à l'hôpital était bien différent. S'il y a une continuité entre PITCHOUNE et SUR UN FIL c'est le passage de quelque chose d'assez anecdotique à quelque chose de plus ample.

Pour moi le clown à l'hôpital c'est le véritable artiste. Loin de tout besoin de reconnaissance il vit son art comme un rituel.

Je retrouve tout cela chez Philippe Rebbot.

À quel moment et comment choisissez-vous Jean-Philippe Buzaud pour compléter le trio de clowns ?

Comme Aloïse et Philippe, il n'a passé aucun casting !

Une fois de plus j'aime penser que nous nous sommes mutuellement choisis. J'ai découvert Jean Philippe dans un documentaire qu'a réalisé Sara Giraudeau sur Le Rire Médecin et dont elle est l'une des marraines. Je suis tout de suite devenu fan de lui et de son clown : Roger Chips. Drôle, sensible et poétique, il me semblait jouer la musique la plus juste qui soit pour mon film. Nous avons pris le temps d'écrire le scénario et quand je lui ai fait lire j'espérais fébrilement qu'il dirait OUI.

Par la suite dans le trio de clowns avec Philippe et Aloïse, Jean Philippe a été d'une aide précieuse. Étant lui-même clown à l'hôpital il nous ramenait sans cesse à une justesse et une vérité avec de vrais réflexes de terrain et une connaissance des lieux et des situations.

Sara Giraudeau est une actrice que j'admire depuis longtemps ! Je lui ai proposé ce rôle de cadre infirmière un peu rétive aux clowns au début mais surtout très investie. Nous avons donc aussi écrit en pensant à elle pour le rôle de Clémence.

Vous n'avez jamais envisagé de jouer vous-même dans SUR UN FIL ? Y compris dans un second rôle comme celui du père du petit garçon malade incarné par Samir Guesmi ?

C'est un rôle que j'ai beaucoup développé après la lecture de *L'Enfant éternel* de Philippe Forest, un livre écrit par le père d'un enfant mort d'une leucémie. Un livre qui m'a énormément touché et m'a fait comprendre qu'il était hors de question pour moi de pouvoir jouer ce rôle, de garder toute cette douleur rentrée de cet homme combatif fracassé par la maladie de son enfant et réaliser en même temps. Je voulais être totalement disponible tout le temps pour tous les acteurs. Samir Guesmi est un grand acteur qui m'impressionne par sa capacité à faire passer énormément de choses silencieusement, juste par son regard. Son visage était donc lui aussi présent dès le début.

Qu'est-ce qui a le plus évolué au fil de l'écriture avec Fadette Drouard ?

J'avais imaginé une histoire d'amour que Jo aurait pu avoir avec la cadre infirmière de l'hôpital. Mais très vite avec Fadette nous nous sommes aperçus que ce n'était pas la bonne piste. Il est devenu évident que c'est sa relation avec un enfant malade dans la chambre duquel elle intervient comme clown qui allait devenir le cœur du changement profond de son personnage.

Voilà par exemple pourquoi j'ai traité comme un coup de foudre de cinéma la scène où elle fait des bulles de savon qui calment l'enfant en crise lors de leur première rencontre. Car tout d'un coup, le temps se suspend, quelque chose leur tombe dessus qui fait qu'ils ne peuvent plus



faire machine arrière. Jo va aider Yacine et Yacine va l'aider car, avant lui, elle était comme opaque aux sentiments.

J'ai en tout cas adoré le chantier d'écriture, le fait que certaines choses prennent du relief quand d'autres s'amenuisent. Trouver l'équilibre pour faire exister tous les personnages sans abîmer la colonne vertébrale centrale. Avant que le tournage ne vienne encore tout bousculer.

Le montage fût également un exercice de réécriture.

Je crois que c'est cette notion d'écriture au long cours et sans cesse modifiée qui m'a le plus passionné dans cette expérience de réalisation.

On imagine que la place essentielle tenue par les enfants dans ce film participe à ces changements. Comment les avez-vous dénichés ?

Grâce au travail des directeurs de casting. D'abord Julie Navarro qui s'était occupée du casting de mon court, mais ensuite n'a plus été disponible. Puis Stéphane Batut que je connais depuis longtemps. Lui et ses assistantes sont allés dans les écoles, les cours de théâtre et m'ont envoyé les vidéos de leurs essais filmés. C'est là que j'ai repéré Massil qui incarne Yacine l'enfant malade dont Jo se rapproche. Comme une évidence. On a alors organisé un essai entre lui et Aloïse. Et l'évidence s'est confirmée. Cet enfant est très intelligent. Il a des parents très structurés et structurants. Il adore aller à ses cours de théâtre tous les mercredis. Une solidité se dégage de lui.

Vous avez fait appel à un coach pour lui et les autres enfants ?

Non. J'ai rencontré une coach pour enfants qui m'a assuré... que je n'avais pas besoin d'elle ! Avec eux, la règle du jeu était simple : ne pas dire

son texte par cœur et chercher ensemble les situations. Mon rôle était de mettre en place un climat propice à chaque situation. Mais avec une douceur permanente sur ce plateau.

Comment avez-vous dirigé plus particulièrement Yacine ?

Je n'ai quasiment pas eu besoin de lui parler. Mais j'étais toujours très proche physiquement de lui. Le fait d'être acteur m'a beaucoup aidé. Car à cette place, j'ai appris combien la première direction d'acteurs tenait dans la manière dont un metteur en scène vous regarde avant et après une prise. Avant même de dire quoi que ce soit. Sur ce plateau, je n'étais jamais assis derrière le combo là où beaucoup de gens assistent aux répétitions et aux prises. J'étais toujours dans un coin du décor avec les acteurs avec un petit écran de retour portatif pour le cadre. Et ce gamin, je me suis d'emblée rendu compte qu'il connaissait tout le parcours de son personnage. Ses bas et ses hauts. Il avait une manière incroyable de rentrer dans chaque scène. Et puis il y avait aussi ce lien immédiat qui s'est fait avec Aloïse. Dès leur première rencontre. On a vécu comme une espèce de transe ultra joyeuse tout au long du tournage dans cet hôpital.

Et comment avez-vous travaillé en amont avec vos comédiens adultes ?

On s'est vu régulièrement quand chacun le souhaitait. Mais je ne fais pas de répétitions. Juste une lecture du scénario pour nous réunir tous en amont. Je savais qu'entre eux ils se voyaient de temps en temps. Ils m'envoyaient des vidéos...

Caroline Simons (fondatrice de l'association Le Rire Médecin) leur a organisé à chacun des programmes d'immersions à l'hôpital, stage de clowns, coaching.

Aloïse a même pu jouer réellement en trio à l'hôpital dans les dernières semaines précédant le tournage.

Vous ne travaillez donc pas spécifiquement avec Jean-Philippe Buzaud même s'il n'a pas d'expérience de tournage ?

Non. Je lui décris simplement le schéma des journées. Le fait que quand on arrive sur le plateau, on cherche la scène en fonction du lieu où l'on se trouve, on essaie des choses et si ça ne va pas, on peut refaire. Je m'adresse à tout le monde de la même manière.

J'essaie de rassurer, de donner le cap, d'orienter et de canaliser les choses. Je veux que chacun soit créateur du film et associer aussi toute l'équipe technique à ce processus. Je veux pouvoir saisir chaque bonne idée d'où qu'elle vienne, que nous puissions toujours essayer de nouvelles choses sans jamais nous restreindre. Bien sûr il y a le rapport au temps très onéreux au cinéma et j'en suis aussi responsable...

Comment avez-vous trouvé l'hôpital, personnage central du récit ?

Notre repéreur de décors nous a trouvé cette aile d'Ehpad désaffectée à Montmorency située dans un véritable environnement hospitalier qui fonctionne. Je n'aurais pas voulu le reconstituer en studio. Il me fallait ce réalisme-là. Nous devions être libres, ne pas déranger une structure hospitalière et en même temps nous frotter un peu à la réalité

durant le tournage. Notre chef décoratrice Catherine Jarrier-Prieur a fait un travail fantastique pour créer à l'écran l'atmosphère de ces services pédiatriques si différent des autres services, où tout est fait pour rendre l'ambiance plus chaleureuse. La vitre du poste soignants dans le couloir tenait une place centrale dans le décor et dans l'histoire.

Nous avons pris quelques libertés avec le réalisme aussi, par exemple en enlevant les postes de télévision des chambres.

Comment s'emploie-t-on à le faire vivre à l'écran ?

J'ai essayé d'imaginer comment bousculer la machine du cinéma.

L'idée était de mettre cette organisation colossale et un peu encombrante au service des choses les plus simples, sensibles et fragiles aussi. Nous avons mis en place des systèmes de caméra relais, une dans le couloir, une autre qui attend dans la chambre puis du champ contrechamp en simultané dans celles-ci où, en termes de lumière, on a travaillé à une variété de paysages pour qu'il n'y ait jamais la même ambiance dans chacune. Je ne voulais pas d'une mise en scène surplombant les personnages ou tape à l'œil. Mais je souhaitais aussi que ça bouge. Mon travail a donc consisté à trouver des idées pour rendre les choses vivantes malgré les contraintes. Je voulais que les situations soient réalistes et le fait que les infirmières qu'on voit dans le film soient de vraies infirmières - avec une manière de parler, d'agir, impossibles à reproduire aussi précisément par des comédiens - participe à cela. Mais, pour autant, il ne fallait pas que SUR UN FIL ressemble à un documentaire sur les clowns à

l'hôpital. Et, pour y parvenir, je suis toujours resté en lien avec Jo. Quand je tournais à deux caméras, l'une devait rester en permanence sur elle. Pour qu'on découvre ce monde par elle mais aussi ce que ce monde change en elle.

Ce travail, vous l'effectuez avec votre chef opérateur Sébastien Goeppfert. Qu'est-ce qui vous a donné envie de travailler avec lui ?

Quand j'étais juré au festival d'Angoulême, j'avais vu et adoré UNE HISTOIRE D'AMOUR ET DE DÉSIR de Leyla Bouzid. J'avais trouvé son image superbe. Par sa forme, sa matière mais aussi le rapport de confiance entre le cadreur et l'actrice filmée. J'y avais vu une caméra bienveillante mais aussi capable de s'effacer. Soit exactement ce dont j'avais besoin. Si un mot devait définir l'image de Sébastien ce serait pour moi "la justesse". Ma rencontre avec lui n'a fait que confirmer cette première impression. Et deux semaines après, il faisait partie de l'aventure.

Comment avez-vous travaillé ensemble ?

Par références à des scènes. Nous avons échangé des images, des photographies, des références de films. Pour le tout début du film, par exemple, on a revu THE WRESTLER car j'y envisageais Jo à la fois comme un Petit Chaperon rouge et comme une boxeuse d'aujourd'hui avec sa capuche sur la tête.

Cette première scène que vous évoquez, celle où Jo va se blesser suite à un numéro de cirque en plein air, possède un côté fausse piste par rapport à ce qui va suivre. Comment l'avez-vous composée ?

J'ai longtemps cherché le piédestal duquel Jo allait tomber. Au tout début, cette scène devait se dérouler lors du festival de théâtre de rue d'Aurillac. Et puis plus les choses se sont affinées, plus j'ai eu envie d'inscrire le film dans quelque chose d'urbain. De filmer dans une cité donc mais pour y poser une forme artistique, montrer la beauté et la soif de culture qu'il peut y avoir. Je voulais donner l'impression qu'on arrive dans un film de Nicolas Winding Refn dans une esthétique léchée et un peu tape à l'œil avant de revenir dans quelque chose de beaucoup plus cru à l'hôpital. Pour moi, SUR UN FIL avait quelque chose de commun avec un film de guerre. On n'imagine pas le soldat Ryan prendre un café avec un copain soldat pendant le film en réfléchissant sur sa vie et ses états d'âme! Je voulais donc n'être que dans la sensation, pas dans la psychologie. Je ne voulais ni exposer ni expliquer mais que l'on ait envie de tenir la main du personnage principal tout le long et sentir avec elle tous les changements sans poser de conclusion ou d'explications par les mots. Montrer une espèce de force de la nature qui peut se briser à tout moment. Car Jo est crispée, figée dans sa bulle et il suffit d'un grain de sable pour que tout s'écroule, faute de lien avec les autres. On a commencé par des plans de grue et de steadycam. Puis après la chute de Jo, on passe à l'épaule jusqu'au bout du film. C'est comme une danse. La caméra de Sébastien n'est jamais envahissante et ne place donc jamais le spectateur en position de voyeur. Mais, à l'inverse, je ne voulais pas détourner le regard dans les moments durs et m'enfermer dans une ambiance feel good. Le titre s'est imposé pendant le montage. On avance constamment sur un fil.



Quel était le plus grand défi à l'image ?

Prendre garde à ce que l'émotion ne soit jamais obscène. Il ne fallait pas que la caméra se rapproche trop dans ces moments-là. Mais Sébastien a une grande sensibilité au cadre et j'avais toute confiance dans sa justesse et sa sensibilité.

Varié les paysages par la lumière et les différents "états" du service et des personnages. Ne pas se répéter alors que nous étions dans un décor unique le plus souvent.

Avec le recul, comment avez-vous vécu ce premier tournage de long métrage ?

Comme acteur, après une journée de tournage, j'arrive vraiment toujours à penser à autre chose. Là, c'était impossible. Chaque jour, j'arrivais avant tout le monde. J'avais une petite pièce pour préparer mes journées qui filaient à toute vitesse.

Le soir je m'endormais parfois en regardant les rushes de la veille... Je me suis senti complètement possédé par ce tournage et de manière très joyeuse ! Je ne parvenais à penser à rien d'autre qu'à ce film, pendant cinq semaines.

Aviez-vous la musique en tête dès l'écriture ?

La pulsation de l'électro était présente dès le désir d'écriture. Je ressentais le besoin d'une cadence qui refléterait celle de Jo. J'avais un peu peur de la notion de mélodie car je ne voulais surtout pas verser dans le sentimentalisme.

Nous sommes partis du rythme pour y introduire plus tard et le plus délicatement possible des éléments mélodiques.

J'ai beaucoup écouté les musiques de Nino Rota et je me demandais quel serait le Nino Rota d'aujourd'hui. Celui du cirque contemporain et de la poésie de ce monde du clown. J'ai donc rencontré plusieurs musiciens mais j'ai immédiatement senti que dans la musique de Simon Henner (French 79), il y avait des choses que j'allais prendre tel quel, comme *Between the buttons*, le morceau du début du film, un de ses tubes qu'il a réadapté. Pour le reste de la BO nous nous sommes lancés dans un processus de recherche avec Dorian Rigal-Ansous le monteur du film.

Ce chantier a été rendu possible par l'ouverture de Simon, son humilité, son envie de s'aventurer dans d'autres choses.

Quelle direction lui avez-vous donnée ?

Je lui ai envoyé quelques musiques de Nino Rota, des morceaux de la BO de *TREME* pour la scène de la parade avec la fanfare devant l'hôpital. Je lui ai expliqué que je voulais une musique qui épouse l'évolution du personnage de Jo. De l'électro façon grosse artillerie au début puis, après sa chute, commencer à faire rentrer de l'acoustique, sans doute avec du piano. Avec cette idée que plus l'acoustique grandit, plus quelque chose de vrai grandit en elle dans sa relation avec Yacine. Que la musique participe donc vraiment au déroulement du récit.

Au montage, vous avez fait appel à Dorian Rigal-Ansous, fidèle complice du duo Nakache-Toledano. On imagine que c'est tout sauf un hasard...

Quand j'ai fait lire le scénario de *SUR UN FIL* à Éric et Olivier, ils étaient en plein montage d'*UNE ANNÉE DIFFICILE*, dont Dorian qui a monté tous leurs



films depuis INTOUCHABLES, s'occupait. Ils m'ont fait l'amitié de quelques conseils et quelques notes. En discutant avec Dorian il me dit qu'il serait curieux de lire mon scénario. Je le lui envoie et c'est ainsi que tout a commencé. Nous nous étions croisés à la sortie du film HORS NORMES. Et c'est à ce moment exact que j'ai commencé mes premières recherches et immersions à l'hôpital. Il y a pour moi un vrai trait d'union entre ces deux films. En tout cas j'ai eu cette même volonté d'articuler le rire et l'émotion avec du rythme et de la vitalité. On devait passer d'un sentiment à l'autre dans une forme de rebond sans jamais s'installer. Et Dorian est un maître dans ce domaine. Ça faisait sens.

Quand débute le montage ?

Dorian Rigal-Ansous a commencé à travailler pendant le tournage et on échangeait chaque week-end où il m'indiquait parfois des plans qui manquaient, des directions possibles pour le montage. Le tout premier bout à bout qu'on appelle "l'ours" faisait trois heures. Beaucoup de gens m'avaient prévenu que le moment de la coupe serait douloureux. Mais je ne l'ai pas vécu ainsi. J'étais comme le premier spectateur. Dans une émotion qui me cueillait à chaque fois que j'allais à la salle de montage, j'avais souvent des rires et souvent aussi les larmes aux yeux. Et avec Dorian, on est très vite tombé d'accord sur les choses à enlever. Notamment tous les moments où les dialogues étaient trop significatifs, où on pouvait avoir tendance à psychologiser les choses. Il s'agissait de laisser parler les corps et les regards, de ne pas appuyer, de ne pas trop en dire, de ne

pas souligner. Il s'agissait de tenter de capter des moments de vie avec toujours la justesse comme première recherche. On a aussi beaucoup travaillé sur la montée en émotion à la fin du film. Avec comme cœur vibrant du film le lien entre Jo et Yacine. Une structure forte autour de laquelle le reste pouvait s'articuler au fil de montagnes russes, où le rire devait surgir après un moment de forte émotion puis l'inverse.

Avez-vous ressenti à chaque étape de cette aventure une responsabilité particulière par rapport au monde hospitalier et à Caroline Simons ?

Évidemment. On a fait lire toutes les versions du scénario à Caroline et tenu compte de ses remarques. Elle a aussi vu et briefé tous les chefs de poste. Elle a donc vraiment été partie prenante du film jusqu'au bout. Ce sentiment de responsabilité m'a poursuivi jusqu'au jour où je lui ai montré le film. J'en tremblais physiquement. Et quand Caroline m'a dit à quel point c'était un cadeau magnifique à leur association, j'ai pu enfin souffler. Mais pour autant, j'ai pris des libertés par rapport à la réalité car je ne faisais pas un documentaire.

Vous n'avez jamais pensé lui confier son propre rôle ?

On a d'abord pensé à Emma Thompson. Elle avait un air de famille avec Caroline et une même énergie. Mais les choses n'ont pas pu se faire. Alors à partir de là, j'ai laissé tomber cette idée de ressemblance et avec Stéphane Batut le directeur de casting, on est allé vers des chorégraphes. Et le fait qu'Elsa Wollaston soit une des fondatrices de la danse contemporaine africaine, qu'elle en impose quand tu la rencontres, qu'elle possède ce

charisme tout en portant en elle une forme de blessure représentait une forme d'altérité que je trouvais vraiment intéressante. Sans compter, qu'avec sa canne, il y a chez elle quelque chose de l'acrobate blessée qui résonnait avec le personnage de Jo. Elsa est venue avec toute cette histoire dans ce film où il n'y a au fond pas de méchant, sauf la maladie qui plane tout le temps. J'ai voulu que la couleur dominante du personnage soit moins chaleureuse que Caroline, une sorte de montagne à gravir en même temps qu'un côté magicienne. Elsa peut être très chaleureuse et peut aussi faire un peu peur. Ça me paraissait intéressant dans la confrontation à Jo et son parcours initiatique.

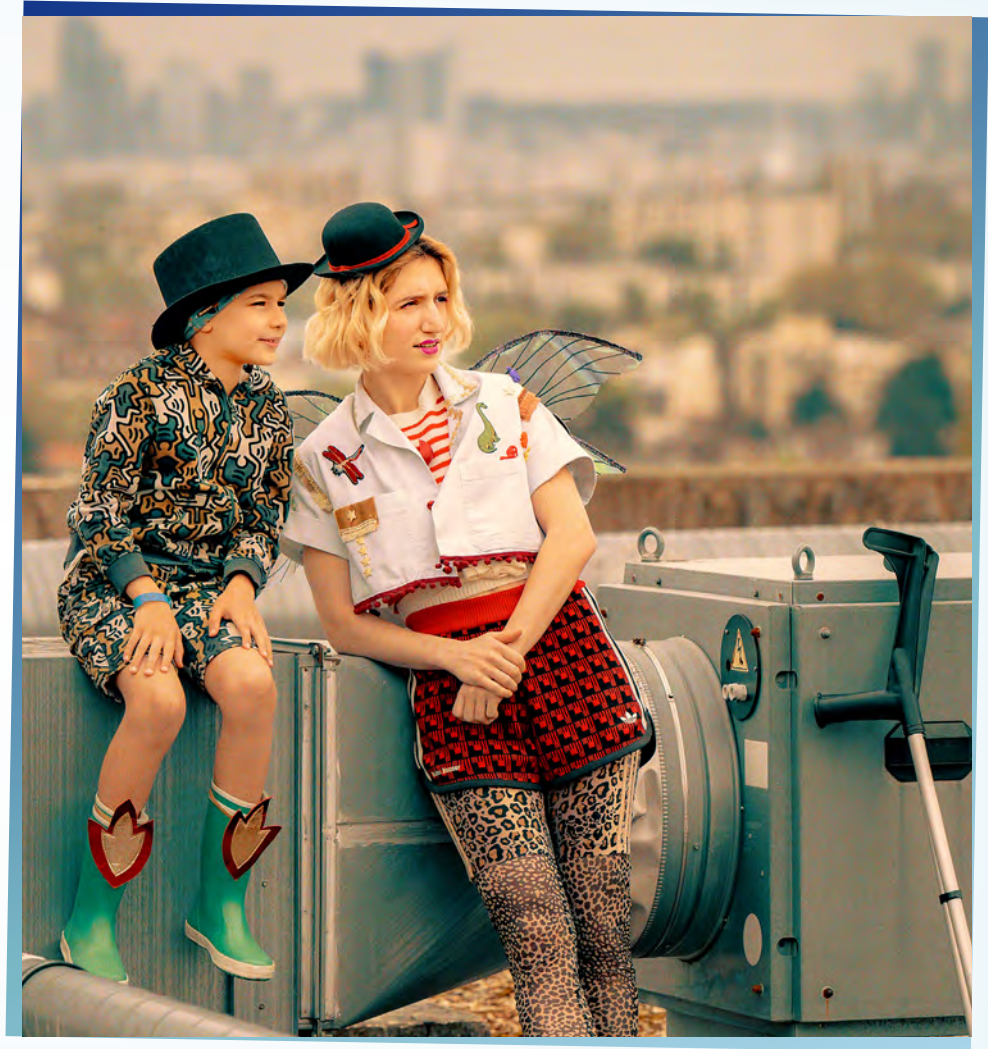
Ce film est d'ailleurs aussi politique mais sans le marteler...

Dans la scène où le personnage de Philippe fracasse accidentellement la vitre du bureau des infirmières, on voit dans la réaction de leur chef la galère que cela va impliquer pour elle. La dizaine de papiers à remplir pour la faire changer, le fait qu'elle est à l'euro près dans ses dépenses. Nul besoin d'en dire ou d'en montrer plus pour comprendre un peu la situation de l'hôpital public aujourd'hui.

Il y a sûrement aussi quelque chose de politique dans les liens avec les autres qui nous font humains, dans la richesse des personnages qui n'est pas matérielle, dans le rapport à l'enfance.

Cette première expérience vous a donné envie de récidiver ?

Oui. Le jour où j'ai un sujet qui me tient autant à cœur, j'aimerais beaucoup réitérer l'expérience!



Entretien

Aloïse Sauvage

Vous connaissiez bien Reda Kateb avant l'aventure SUR UN FIL ?

Oui et non. Avant qu'il ne me propose d'incarner Jo, je ne l'avais rencontré que trois fois. La première, le temps d'une toute petite scène - je me demande d'ailleurs encore comment il s'en rappelle! - dans DJANGO, alors que je débute comme comédienne. Puis sur le tournage de HORS NORMES mais où on se voit de loin car l'intrigue est décomposée en deux groupes et que j'appartiens à celui de Vincent Cassel. Et enfin sur le tournage de la série *Possessions* au printemps 2019.

C'est là qu'il vous parle pour la première fois de SUR UN FIL ?

Exactement. J'y ai un rôle secondaire mais Reda m'a confié avoir beaucoup écouté ma musique sur les plages de Tel Aviv. Et en me voyant jouer, je crois que quelque chose a alors germé en lui. Mais il ne m'en parle pas jusqu'à ce que quelques mois plus tard, on se retrouve le soir de la sortie de HORS NORMES et qu'il me glisse qu'il va développer un film autour du Rire médecin et aimerait m'écrire un rôle. J'avoue que je suis hyper surprise. D'ailleurs, pour qu'il ne se sente pas coincé, je ne cesserai dès lors de lui répéter que je comprendrai qu'il me remplace par une actrice plus connue qui pourrait aider à financer son film. Mais Reda n'a pas lâché. Mieux: il m'a permis de suivre toutes les étapes de la fabrication de son film. Un luxe absolu qui va rendre pour moi cette expérience encore plus unique et inoubliable.

Qu'est-ce qui vous a séduit dans ce rôle de Jo, quand Reda vous donne à lire son scénario ?

J'ai l'impression que ce film raconte beaucoup de moi sans que Reda en soit conscient. SUR UN FIL raconte le parcours initiatique d'une jeune femme qui va se trouver elle-même autrement que dans la performance et le besoin de valorisation. Une jeune femme qui va se construire en faisant des choses a priori à mille lieues d'elle. Et ça, ça me parle. Car juste avant que ce scénario ne déboule dans ma vie, il se trouve que je me suis posé la question de qui j'étais moi, Aloïse, quand je ne chantais pas, quand je ne jouais pas, quand je n'étais pas sur scène à donner des concerts. De ce qui se passerait si tout cela s'arrêtait. De ce qu'était au fond mon utilité et du pourquoi les gens m'aimeraient si je ne faisais plus ce que je sais faire. J'ai donc été très touchée par le parcours de Jo qui va peu à peu se laisser envahir par les rencontres qu'elle va faire, qui va changer en s'ouvrant aux autres. J'ai immédiatement eu envie d'incarner cette jeune femme que Reda a aussi su créer loin des codes hétéronormés, de toute sexualisation, sans chercher par exemple à lui développer une amourette. J'aime aussi que Reda ait choisi pour ce film des gens comme Philippe, Jean-Philippe ou moi, des habitués des seconds rôles qu'il met au premier plan. Ce qu'il raconte épouse à merveille ceux qu'il a choisi pour l'incarner.

Ce rôle de Jo entre aussi en connexion avec votre formation de circassienne...

C'est ce qui rend toute cette aventure quasi mystique à mes yeux. Car avant de faire des chansons et d'être comédienne, je viens en effet du cirque. Mon



rêve secret d'enfant était de monter un jour sur scène. Mais comme personne dans ma famille n'a de lien de près ou de loin avec ce monde artistique, je tais longtemps ce désir avant, en terminale, de me décider à faire des études de cirque contemporain pour relier toutes mes passions. Mais il se trouve que quelques années auparavant, alors que j'étais en troisième, Monsieur Péchin, un professeur de français, que j'adorais, m'avait offert *Nez rouge, blouses blanches* qui n'est autre que le livre célébrant les 20 ans du Rire médecin! Et il m'avait expliqué qu'il avait la certitude, comme j'avais vraiment de bons résultats, que je deviendrais médecin du rire. À la fois clown et docteur! La coïncidence est folle. Sans avoir pratiqué l'art du clown, il était donc proche de moi. Quant à l'hôpital, c'est un univers que comme beaucoup, j'ai hélas eu l'occasion de fréquenter dans ma vie. J'ai perdu un ami très proche d'un cancer des os, à seulement 19 ans, qui détestait d'ailleurs les clowns qu'il voyait passer devant sa chambre! Faire ce film est aussi l'occasion de lui rendre hommage.

Comment vous êtes-vous préparée concrètement à ce rôle de Jo ?

J'ai d'abord et assez vite rencontré Caroline Simonds. À partir de là, comme mes camarades, j'ai été dans cette énergie de vouloir être à la hauteur de ces gens-là. Et pour cela, tout a commencé par des rencontres avec les clowns de l'association et des stages en immersion à leurs côtés dans les hôpitaux

Comment avez-vous vécu vos premières immersions ?

J'ai commencé par des immersions en blouse, à côté de clowns qui me présentaient comme leur stagiaire. Cette étape est sans doute la

plus compliquée à vivre car on peut avoir parfois l'impression de se sentir en position de voyeur. Je ne rentrais d'ailleurs pas dans les chambres si je ne le sentais pas. Et j'ai vécu exactement ce que vit Jo dans le film. Comme elle, le premier jour, je suis ressortie de la chambre tellement j'étais bouleversée pour que la petite fille malade qui l'occupait ne me voit pas pleurer. En parallèle, j'ai fait un stage de clown en compagnie de Philippe (Rebbot) avec Alexandre Pavlata, un très bon ami de Caroline et suivi avec Philippe et Jean-Philippe des coachings de clown par Colette Gomette pour qu'on trouve ensemble l'alchimie de notre trio. Ce n'est qu'après ces formations que j'ai commencé les immersions, un an avant le tournage, en mai 2022, dans différents hôpitaux de Paris où j'étais alors présentée comme faisant partie du Rire médecin. La seconde grande étape de la préparation est celle où tu rentres dans ton personnage de clown, où tu es en représentation, où tu trouves ta place, où tu mets une distance naturelle, où tu arrives à la réguler pour être moins impactée, même si on l'est forcément. Je me souviens d'une immersion en réanimation où l'enfant que j'avais vue le vendredi est morte pendant le week-end...

Comment s'est construit votre clown, cette Zouzou ?

Quand Reda m'a demandé le nom que j'aimerais donner à mon clown, j'ai immédiatement répondu Zouzou. Car il s'agit du surnom que me donnent ma famille et mes amis d'enfance depuis toujours. Ensuite, pour son costume, on a beaucoup cherché avec la costumière Khadija Zeggai,



en s'appuyant évidemment sur des éléments que voulait Reda comme les ailes irisées mais aussi sur l'énergie de cette Zouzou que je comparerais à celle d'une boxeuse. J'ai eu par exemple l'idée du crop-top pour éviter, comme je suis petite de taille, d'être noyée dans une blouse et donner un côté plus féminin au personnage. Son petit chapeau melon, c'est vraiment un coup de cœur de Reda, comme un clin d'œil à Annie Fratellini, à LA STRADA. Quant à sa petite voix enfantine, j'ai eu la chance qu'elle surgisse comme une évidence après le premier stage de clown.

En dehors de cette formation de clown, comment vous êtes-vous préparée à ce rôle ?

J'ai suivi des cours de corde aérienne pendant quatre ou cinq mois, pour la toute première scène. En parallèle, j'étais aussi présente pour les castings des enfants. J'ai ainsi pu rencontrer le petit garçon qui joue Yacine, très mature pour son âge, très à l'écoute, très accompagné par sa famille. On a aussi fait quelques lectures avec Philippe et Jean-Philippe car Reda voulait voir comment mon énergie allait coïncider avec celles de mes partenaires. Mais le plus gros travail pour moi fut vraiment le travail de clown. C'est pire qu'une thérapie ! Car tu te retrouves face à ta gêne, ta honte, tes bides. Il faut donc être bien préparé pour ne pas avoir peur, pour être capable, une fois sur le plateau, de se jeter dans les scènes dès que les enfants sont prêts car forcément on se cale sur eux. Cette énergie-là et l'alchimie entre Philippe, Jean-Philippe et moi n'auraient jamais été possibles sans ce travail en amont, j'en suis certaine.

Quel plaisir avez-vous pris à jouer avec Philippe Rebbot et Jean-Philippe Buzaud ?

Impossible de ne pas s'entendre avec eux. Et l'alchimie a fonctionné car on sait s'écouter sans ego. Avec Philippe, on cherchait l'approbation de Jean-Philippe. C'était un peu notre mentor car il possédait une expérience et un savoir que nous n'avions pas. Et comme il s'agissait de son premier film, on a pu, nous, l'accompagner, de ce point de vue là, sur certains détails et son évolution a été magnifique à voir et à vivre. Il y avait un cercle vertueux.

Y a-t-il une scène que vous redoutiez particulièrement lors du tournage ?

J'avais beaucoup d'appréhension pour la scène du début du film, celle de ma chute lors d'un numéro de cirque, qu'on a tourné sur deux nuits, dans le froid, avec ce que cela implique de difficulté pour le corps. Je sais que c'est en me voyant m'envoler en l'air sur scène avec un micro suspendu que Reda a eu envie de retrouver cette sensation-là dans cette scène. J'ai choisi de faire ce numéro non attachée comme un défi personnel. Et pour m'y préparer, j'ai suivi un coaching de corde pendant quatre ou cinq mois pour acquérir la musculature indispensable car je n'ai jamais fait ça de ma vie. Tout cela au milieu d'une période très dense pour moi car je devais faire l'Olympia trois jours après le tournage de cette scène. J'avais donc très peur de tomber malade, de perdre ma voix, de me blesser. Mais heureusement pour moi, la première prise a fonctionné. Ça m'a soulagée pour les suivantes.

Comment décririez-vous Reda Kateb réalisateur et qu'avez-vous aimé dans votre collaboration ?

J'ai la sensation que Reda a choisi à tous les postes, des gens qui correspondent à son énergie, sa bienveillance, sa douceur et sa gentillesse. Et je l'ai trouvé exceptionnel dans ce nouveau rôle pour lui. On sent qu'il est acteur dans sa manière de n'intervenir que quand c'est nécessaire mais sans déranger. Il parle très doucement pour garder l'énergie du plateau. Il nous demande beaucoup notre avis. Il nous laisse faire une première scène comme on le pense et ensuite il ajuste en venant nous parler à l'oreille. Et ses directions sont toujours précises. On sait quand il a obtenu ce qu'il voulait. Je l'estimais énormément en tant que comédien mais là j'ai l'impression d'avoir trouvé un grand frère qui m'inscrit aussi dans une famille de cinéma. Je ne sais pas ce qui lui a pris de me faire le cadeau de ce rôle mais je ne l'en remercierai jamais assez.

Avec le recul, comment avez-vous vécu l'expérience de tenir pour la première fois un premier rôle de bout en bout ?

C'était extrêmement jouissif de jouer à la fois Jo et Zouzou, cette double personnalité à travers précisément un premier rôle qui permet de creuser les choses. Il se trouve en plus qu'on a commencé par tourner les trois semaines d'hôpital. Par le noyau du film donc et je n'aurais pas pu rêver mieux. Car on se situait tout de suite dans le collectif. C'était évidemment quitte ou double mais ça m'a porté pour la suite. Au fond, je n'aurais pas pu rêver d'un meilleur rôle pour cette grande première, pour cette aventure qui est allée pour moi bien au-delà d'un film : elle a changé ma vie !

Pour quelle raison ?

Après 120 BATTEMENTS PAR MINUTE, j'avais eu des propositions de rôles principaux. Certains projets sont tombés à l'eau, j'en ai refusé d'autres. Mais ça n'a jamais été une obsession pour moi. Ce qui est beau, c'est que ça arrive à ce moment-là avec ce film-là. Si symbolique. Car, dans mon parcours, c'est le cirque contemporain qui m'a permis de faire du cinéma : j'y ai rencontré mon agent qui m'avait vue dans un spectacle. Devenir comédienne était mon rêve : pendant des années, j'ai répondu à des annonces pour des castings de figuration sans jamais avoir le moindre retour ! Et puis, un jour, Valérie Fratellini m'a prise dans son école alors que je n'étais pas la plus douée mais elle m'a expliqué aimer mon profil atypique. Faire ce film c'était aussi un moyen de lui rendre hommage.

Quelle a été votre première réaction en découvrant SUR UN FIL ?

Je me suis dit que Reda avait fait le film qu'il voulait faire. SUR UN FIL lui ressemble vraiment. J'étais hyper émue pour lui.



Entretien

Philippe Rebbot

Depuis quand connaissez-vous Reda Kateb ?

J'ai rencontré Reda lors d'un festival de Deauville où j'accompagnais Romane (Bohringer) qui y présentait un film. On venait de le voir coup sur coup dans *Engrenages* et dans *UN PROPHÈTE* et, comme deux midinettes, on a eu envie d'aller lui dire notre admiration. La connexion a été immédiate et ne s'est jamais interrompue depuis. On a joué ensemble dans *HIPPOCRATE* et *LES CHEVALIERS BLANCS*. Il m'a proposé de jouer dans son court métrage *PITCHOUNE*. Depuis qu'il y est rentré, Reda fait partie de ma vie et ne l'a jamais quittée.

À quel moment vous a-t-il parlé de *SUR UN FIL*? Et comment vous l'a-t-il présenté?

Après le court-métrage, alors que tout le monde l'imaginait enchaîner sur un long, Reda avait expliqué qu'il ne se lancerait dans une telle aventure que s'il avait quelque chose à dire. Sans quoi il s'abstiendrait. Et c'est ce que j'aime chez lui ! Et puis, il y a 3 ou 4 ans, il me parle de ce livre sur le Rire Médecin qu'il venait de lire et qui l'inspirait. Il m'explique aussi qu'il venait de rencontrer Aloïse Sauvage – avec qui, hasard du destin – je venais de tourner *PLACÉS*, qu'il allait réaliser un film à partir de ce livre et qu'il souhaitait nous en confier les rôles principaux, aux côtés d'un vrai clown.

Comment avez-vous réagi?

J'éclate de rire et je lui dis qu'il n'arrivera jamais à monter un film avec trois inconnus ou presque en têtes d'affiche. Mais il est bien allé au bout de

sa logique et de son envie ! Et c'était beau d'être aux premières loges pour le voir devenir réalisateur sur ce plateau. Toujours égal à lui-même, à ce qu'il est profondément. Dans la jubilation. Avec ce regard émerveillé d'enfant qu'il est resté. Reda est quelqu'un qui redistribue ce qu'il a pu recevoir. Et dans son scénario, ce qui m'a tout de suite emballé, c'est sa manière de parler de l'hôpital, des enfants malades mais en évitant le piège du film à sujet. Car SUR UN FIL raconte d'abord et avant tout la naissance d'une vocation. Celle de Jo. À travers elle, Reda réussit à raconter cet endroit mystérieux du lien qui unit des enfants malades et des clowns. Et j'étais excité à l'idée d'aller explorer ce mystère qui fait que les clowns sont acceptés à cet endroit-là et la manière dont ils parviennent à le faire.

Comment vous êtes-vous préparé à ce rôle de clown ?

J'ai vécu deux expériences extrêmement fortes. La première a été le stage d'une semaine que j'ai suivi pour apprendre à devenir clown et qui peut vraiment s'apparenter à de la psychanalyse car le clown, c'est l'art du bide et il faut donc aller à ta honte. La deuxième fut la confrontation avec l'hôpital, dont on ne peut en pas en sortir indemne.

Comment s'est déroulée cette immersion ?

La première fois, c'était pour de l'observation du travail des clowns. En blouse donc mais sans nez rouge. Je suis rentré avec eux dans la chambre d'une ado de 14 ans qui a fait une rupture d'anévrisme massive et pour laquelle les médecins nous ont expliqué qu'ils ne pouvaient pas se prononcer pour la suite. Là, les deux clowns décident de jouer un petit morceau

devant cette jeune fille inerte. Une ritournelle jouant avec son prénom. Et, là, soudainement, elle ouvre un œil et semble esquisser un demi-sourire. Je n'ai pas pu résister. Je suis sorti de la pièce pour chialer. Et tout de suite les clowns sont venus m'expliquer que ma réaction était tout à fait normale. Ils ont su trouver les mots. La situation est tout à fait différente quand tu es dans ton costume de clown car là tu es en mission. Tu ouvres une brèche sans savoir quelles seront les réactions des parents forcément bouleversés face à ton arrivée. D'ailleurs, à leur place, je ne sais pas comment je réagis. C'est la raison pour laquelle les clowns d'hôpitaux sont à ce point formés. Il y a une science du clown, car tout se joue parfois à un centimètre près.

Quel moment vous a le plus secoué dans cette phase de préparation ?

Le jour où j'ai débarqué en clown dans une chambre où des parents nous attendaient et avaient appris seulement trois jours plus tôt que leur fille avait une leucémie qui la condamnait à une mort certaine. Et j'ai vu là le moment de bascule entre leur grand bonheur, quelques jours plus tôt, et la tragédie qui les frappait mais dont ils n'avaient pas encore pris totalement conscience. Comme des lapins pris dans des phares qui nous ont accueillis à bras ouverts. Ce moment m'a saisi.

Vous voyiez ce rôle comme un Himalaya ?

En partie oui mais je savais aussi que j'avais suffisamment d'humanité pour le faire et à donner à Reda qui m'a choisi, je crois, pour cette raison-là. Enfant, je n'ai moi-même jamais été attiré par les clowns mais en grande partie parce que je ne savais pas ce qui se cachait derrière. En préparant ce

rôle, j'ai découvert des femmes et des hommes d'une grande mélancolie, avant que le maquillage et le nez rouge n'allument quelque chose en eux. Soit exactement ce que j'ai vécu une fois moi-même dans la peau d'un clown. Car aujourd'hui mon clown existe. Il peut m'accompagner partout. Une fois que tu as ce nez rouge, tu deviens incontrôlable.

Comment décririez-vous votre personnage et votre clown, Poireau ?

C'est Caroline Simonds qui, dès notre premier rendez-vous, m'a trouvé ce nom de Poireau qui, pour elle, allait spontanément avec mon physique. À mes yeux, Poireau a un petit côté Jacques Brel dans L'AVENTURE C'EST L'AVENTURE ou L'EMMERDEUR. Un mec tout en maladresse qui ne sait pas quoi faire de ses grands bras et de ses grandes jambes. J'ai d'ailleurs eu l'idée comme costume de cette queue-de-pie pour en faire un maestro de la lose. Mais, sous le costume, il y a un homme qui a envie d'arrêter de faire le clown parce que, comme il le dit lui-même, il n'est plus étanche. Et j'ai pu voir que Caroline Simonds prêtait une grande attention à ça, à ce que personne ne fasse le clown de trop.

Comment s'est construit votre duo avec Jean-Philippe Buzaud ?

Reda m'a emmené le voir au cirque où il a un numéro. J'ai été impressionné par ce qu'il y fait avec son trio. Et dans la foulée, je suis allé boire un verre avec lui. Ça a tout de suite matché entre nous. On était d'emblée sur la même longueur d'ondes. Notre duo était comme une évidence, moi avec ma nervosité, lui avec sa placidité. Il me rappelle celui de ROBERT ET ROBERT de Lelouch avec Jacques Villeret et Charles Denner... et cette chanson de

Francis Lai qui parle de deux vieux clowns abandonnés sur une étagère! Jean-Philippe est irrésistible. Le clown, c'est sa vie!

Quel plaisir avez-vous pris à jouer de nouveau avec Aloïse Sauvage ?

J'avais déjà ressenti une connivence entre nous, sur le tournage de PLACÉS. Tous les trois, avec Jean-Philippe, on pourrait sortir tout droit du MAGICIEN D'OZ! Et Aloïse, c'est une petite fée Clochette. Ce rôle de Jo était fait pour elle et ses grands yeux. On a un rapport grand frère-petite sœur, tous les deux. Et comme Reda sent les vibrations, il n'a pas eu besoin d'écrire beaucoup de répliques pour raconter la bienveillance qu'on a l'un pour l'autre. Le silence suffit. Ce film nous a liés pour toujours.

Qu'est-ce qui vous a paru le plus complexe dans cette aventure ?

J'avais l'angoisse d'être un mauvais clown, un clown ridicule. De mal les représenter à l'écran alors que je considérais qu'il s'agissait de ma mission. De ne pas être à leur hauteur. J'avais peur qu'on me voie jouer le clown, encore plus évidemment à côté d'un professionnel comme Jean-Philippe et pour cela, je me suis beaucoup appuyé sur lui qui m'a donné beaucoup de conseils. Et puis surtout je ne voulais pas décevoir Reda, voir son œil s'éteindre.

Comment décririez-vous Reda Kateb sur un plateau ?

L'habilleuse du film m'a raconté que, par-delà leur compétence, la première qualité demandée aux techniciens que Reda a réunis était... la gentillesse! Cette anecdote raconte le tournage qu'on a vécu. Sur un

plateau, Reda jubile comme un enfant qui reçoit un cadeau. Il a cette capacité à savoir saisir tout dans le moindre détail, avec un calme incroyable et toujours pile à la bonne distance. Chez lui, la vie est importante, par-delà le travail. C'est un excellent capitaine qui ne fait jamais ressentir son stress intérieur. Je ne l'ai jamais entendu élever la voix. Il a su nous recadrer dans le calme. Il n'y a rien de psychologisant dans la manière dont il explique les choses. Sa force tranquille apaise. Et j'ai admiré son aisance à diriger les enfants qui sont tous incroyables dans son film.

Quelle a été votre première réaction à la découverte du film terminé?

J'ai aimé qu'il ne soit jamais scolaire ou explicatif. SUR UN FIL, c'est comme un conte. Il y a un côté ALICE AU PAYS DES MERVEILLES dans le parcours de Jo. Reda fait confiance à l'imaginaire collectif, à l'intelligence des gens. En découvrant le film, j'y ai aussi retrouvé les qualités de ce que j'avais vécu en le fabriquant. Et j'ai surtout le sentiment que c'est le film que Reda voulait faire. Je l'ai retrouvé dans chaque plan. On ne l'imagine pas spontanément avec la fibre clown et pourtant ce film c'est lui! Il arrive à faire exister tout le monde et a réussi à rendre à l'écran cette ambiance particulière propre aux clowns d'hôpitaux, dans un parfait dosage entre rires et larmes. Quelle chance j'ai de faire partie d'un tel film!







Entretien

Jean-Philippe Buzaud

Comment est née votre passion pour le métier de clown ?

Je suis comédien et j'ai fait l'école Jacques Lecoq, la seule école à l'époque où on pouvait travailler le clown. J'ai tout de suite eu le coup de foudre. Puis j'ai intégré une troupe, Le Théâtre de la Jacquerie tout en commençant à travailler pour le Rire Médecin, recruté par Caroline Simonds. Et je n'ai jamais cessé de faire des allers-retours depuis.

Quel souvenir gardez-vous de vos premiers pas au Rire médecin ?

C'est comme si c'était hier. Je me rappelle encore notamment de mon audition à l'hôpital Trousseau avec Zinedine Soualem qui faisait déjà partie de l'association. C'est sans doute pourquoi je peux me reconnaître dans tous les personnages de SUR UN FIL, à commencer par celui d'Aloïse dans l'apprentissage de sa relation aux enfants malades.

Vous souvenez-vous de la première fois où Reda Kateb vous a parlé de SUR UN FIL ?

Reda est parrain de l'association donc il venait régulièrement à des formations de clown. Et on avait entendu dire qu'il avait le projet de peut-être réaliser un film autour du Rire médecin mais sans plus de détail. Et puis un jour, Caroline m'a dit que Reda allait me contacter. Mais cela a pris du temps avant qu'il le fasse ! (rires) Je pense qu'il ne voulait pas m'en parler tant qu'il n'était pas certain que le film puisse réellement exister. Et puis, un jour, il est venu me voir à l'hôpital et assister à "Materner", un programme

que je proposais à destination des femmes enceintes. Je le voyais très attentif à tout, très à l'écoute. Et à la fin, il m'a posé pas mal de questions avant de demander si j'avais déjà fait du cinéma - je le lui ai répondu que non - et si ça me plairait de faire du cinéma. Et je lui ai évidemment dit oui! C'est ainsi que tout a commencé.

Qu'avez-vous ressenti à la lecture de son scénario ?

La confirmation qu'il connaissait son sujet sur le bout des doigts car j'y ai reconnu ce que je vivais. C'était très émouvant à lire et de voir quelqu'un d'aussi concerné s'emparer de ce sujet pour en faire un film de fiction et non un simple reportage comme il y en a eu beaucoup. C'était évident dès la lecture que ce film allait redonner ses lettres de noblesse au clown, sur lequel on a souvent des idées fausses au point que certains adultes en sont phobiques, qu'il allait mettre en avant son côté bienveillant, poétique. Parce que Reda allait faire connaître ce métier de l'intérieur, ce qu'on vit - nous les clowns comme les infirmières - quand on se retrouve face à des enfants malades, ce bonheur d'apporter de la joie.

Comment avez-vous travaillé une fois engagé ?

Je dois d'abord dire que je n'en revenais pas qu'il puisse faire appel à des gens aussi peu "bankables" sur le papier pour faire ce film. Au fond de moi, je pense que je n'y croyais pas tout à fait et j'aurais d'ailleurs parfaitement compris qu'il me remplace pour que le film puisse voir le jour financièrement. Puis quand on est entré dans un travail plus concret, j'ai tout de suite expliqué à Reda que je souhaitais garder mon nom de

clown alors qu'un autre était prévu dans le scénario. Car mon clown et son costume sont comme le prolongement de moi-même. Cela se crée sur des années et évolue au fil du temps. Reda a immédiatement accepté. Tout comme il m'a énormément impliqué dans la préparation du film. L'équipe déco et costumes est venu chez moi car je suis collectionneur de l'univers du clown pour que je leur donne des éléments qui allaient les aider dans la création des costumes et l'univers artistique du film. Ces échanges étaient passionnants et m'ont aussi aidé à entrer dans le personnage.

Vient ensuite le temps des rencontres avec vos partenaires, Aloïse Sauvage et Philippe Rebbot. Comment cela s'est-il passé ?

Aloïse a commencé par énormément observer notre travail de clown avant qu'on l'intègre dans un trio, avec un partenaire du Rire médecin et moi-même. C'est toujours ainsi qu'on forme les nouvelles recrues. J'ai vu son émotion, notamment face aux ados. Je me suis revu à mes débuts dans le Rire Médecin. Et c'est de cette façon qu'elle a pu façonner son clown incroyable, cette Zouzou qui est apparue très vite.

Et avec Philippe Rebbot ?

Il s'est passé la même chose avec Philippe qui est pour moi un clown naturel. Notre première rencontre a eu lieu le jour où il est venu me voir jouer en clown au Cirque Bouglione et ça a immédiatement matché entre nous deux. Et ce qui est fou, c'est à quel point Philippe comme Aloïse ont adoré cette expérience et veulent continuer à faire les clowns. Philippe m'a même confié que ça lui avait changé la vie. Il s'est vraiment passé quelque chose

de très fort entre nous. Et je crois qu'on peut le voir à l'écran. Cela va au-delà de la complicité. J'ai eu un plaisir fou à travailler avec eux, en trio.

Vous aviez le trac le premier jour de tournage ?

Non, pas vraiment car je me sentais entouré par la gentillesse et la bienveillance de Reda. Et puis on a tellement préparé en amont que je me sentais prêt. Même la caméra, au fond, ne m'a pas fait peur mais plutôt intrigué. En fait, ce qui était le plus étrange, ce premier jour avec 80 figurants, c'était le côté TRUMAN SHOW de la situation, dans ce cadre que je connaissais par cœur, où des comédiens côtoyaient de vraies infirmières. Vivre cette part de fiction dans ma réalité.

Quel plaisir avez-vous pris en jouant pour la première fois devant une caméra ?

Un plaisir fou ! J'adore le réalisme que la caméra qui vient capter les moindres détails implique dans la technique de jeu. Sur ce plateau, j'ai cherché à oublier ce qu'il y avait autour pour rendre le tout le plus vivant possible. Et j'ai adoré la manière dont Reda nous a amenés sur ce terrain-là, en nous laissant très libres, en bousculant ce qui était écrit, en faisant appel à l'improvisation ce que j'adore et qui constitue 80 % du travail du Rire médecin. Et petit à petit, je me suis pris au jeu avec la caméra. Mais je ne suis jamais allé au combo voir ce que ça donnait, je voulais rester dans la fraîcheur du moment.

Qu'est-ce qui vous a frappé chez Reda Kateb réalisateur ?

Son calme, son sourire. Il connaissait tellement son sujet qu'au fond rien ne pouvait le déstabiliser. On sentait la certitude de son instinct. C'est aussi

pour cela qu'il ne craignait pas l'improvisation car il savait tout de suite si ça marchait ou non. Le film ressemble à ce qu'il a traversé en préparant ce film, aux situations parfois dramatiques qu'il a rencontrées, à sa difficulté parfois de retenir ses larmes dans les chambres des enfants malades. Je le voyais extrêmement concerné par le sujet. Et sur ce plateau, on sentait que tout le monde voulait lui faire plaisir.

Qu'avez-vous ressenti en découvrant le film terminé ?

Je l'ai trouvé encore meilleur que le scénario ! Le montage en a renforcé la puissance. J'ai vraiment vécu sa première vision dans la peau du personnage d'Aloïse, à traverser ce qu'elle traverse, depuis son entrée dans l'association juste pour gagner quelques cachets au fait de ne plus pouvoir s'en éloigner. J'ai adoré la manière dont Reda montre comment ces séances en clown la transcendent, la métamorphosent. Il y a de la Giulietta Masina de LA STRADA dans son personnage.



Entretien

Samir Guesmi

Comment Reda Kateb vous a-t-il parlé pour la première fois de ce film et de ce rôle de père d'enfant malade ?

Il m'a évidemment détaillé cette histoire, expliqué pourquoi il avait eu envie de réaliser ce film mais il m'a aussi très vite confié que c'est un rôle qu'il aurait lui-même aimé jouer dans l'absolu, s'il n'avait pas réalisé le film. Et je comprends vite pourquoi. Car je le sens extrêmement concerné par ce personnage. Et parce qu'il est extrêmement précis dans sa manière de me décrire ce père comme le réceptacle qui se prend tout dans la gueule, avec tout à la fois une grande vulnérabilité et une immense pudeur. Car que peut-il y avoir de pire que de voir son enfant atteint d'une grave maladie ? De pire que de se retrouver dans cette impuissance ? La seule chose que cet homme puisse faire est d'encaisser dans son coin tout seul et de ne rien montrer. Ce père est un socle miné par son impuissance. Donc, pour le jouer, il fallait arriver à mêler ces deux choses totalement antagonistes ; la force et la faille. Reda m'a demandé d'accueillir la douleur de ce gamin et je sentais que cela lui parlait énormément, comme à moi. Car la pudeur est ce je préfère voir au cinéma. Être traversé par des horreurs et ne pas se répandre, ni encombrer l'autre. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a rien à jouer, bien au contraire.

Qu'est-ce qu'un tel rôle nécessite ?

D'être en permanence dans une forme de disponibilité. D'écouter avec attention l'histoire que Reda me racontait puis plonger dans les yeux de cet enfant, incarné par un comédien extraordinaire.

Comment vous y êtes-vous préparé ?

En questionnant et en sollicitant Reda pour qu'il me raconte toute la trajectoire de cet enfant telle qu'il l'avait imaginée. Ce gamin qui rechute alors qu'il était en phase de rémission et qui s'en sort quand même. On a fait quelques lectures aussi. Mais il m'a laissé une grande liberté dans l'interprétation. Il m'a juste glissé l'essentiel : que ce qui comptait le plus pour ce rôle, c'était ma présence. Que ce père allait vivre dans cette chambre, travailler dans cette chambre, dormir dans cette chambre, jouer avec son fils dans cette chambre. Qu'il avait choisi de tout mettre en parenthèse alors qu'il aurait aussi pu choisir de fuir dans le travail. C'est un personnage qui n'a pas de monologue ou de scène particulièrement saillante. Il fallait donc juste doser sa présence, comme on accorderait un instrument de musique. Et, à partir de cette base, j'ai construit, moi, la trajectoire d'un personnage au jour le jour, une scène après l'autre. Dans l'instant.

Comment avez-vous travaillé avec cet enfant pour acquérir cette complicité qui crève l'écran ?

On a appris à se connaître avant le tournage. Nous étions par exemple allés assister à un spectacle de cirque ensemble. Sachant que lui était de son côté très sollicité pour la préparation de son rôle. Au fond, je dirai que Reda a fait le liant en amont entre nous deux. Puis une fois sur le plateau, il faut simplement faire confiance à l'instant, épouser la subtilité d'écriture de nos scènes. Je crois que je devais juste lui donner de l'amour. Mais, au fond, tout cela reste toujours extrêmement mystérieux. Les méthodes

me font toujours un peu peur. Cet enfant-là était en tout cas un parfait mélange d'instinct et d'intelligence. Il avait tout compris ! Notamment qu'il ne fallait pas tout donner mais lever le pied en répétitions pour tout envoyer au moment de la prise ! (rires) Je dirai donc qu'il y avait quelque chose de l'ordre du compagnonnage entre nous deux.

Comment décririez-vous Reda Kateb réalisateur ?

Il est vraiment incroyable car on sent que ça bouillonne à l'intérieur mais on ne voit que sa délicatesse extérieure. Il te protège tout au long du film. Il t'accompagne avec une sérénité et un calme qu'il te transmet chaque jour sur le plateau.

Qu'est-ce qui vous a le plus frappé à la découverte du film ?

SUR UN FIL possède la noblesse des sentiments. Reda a réussi à nous mettre dans la peau et dans la tête de chaque personnage. Il ne s'embarrasse jamais d'apitoiement, trouve en permanence la bonne distance pour ne jamais verser dans le sentimentalisme. J'y ai vu énormément de pudeur mais en aucun cas un film asséché par peur d'aller dans l'émotion. Un équilibre parfait.



Entretien

Sara Giraudeau

Quand et comment êtes-vous entrée en relation avec le Rire Médecin ?

Grâce à sa fondatrice, Caroline Simonds, une amie de ma mère qui était, elle, déjà marraine depuis des années de l'association quand je suis devenue comédienne. Et comme j'avais un univers assez clownesque, Caroline lui a demandé si ça me plairait de devenir marraine à mon tour. Ce que j'ai bien évidemment accepté avec plaisir. Ça fait déjà douze ans !

Et vous avez aussi consacré à l'association un documentaire dans lequel Reda Kateb a repéré Jean-Philippe Buzaud...

Exactement ! Ce documentaire était un projet qui me tenait très à cœur. Et quand j'ai rencontré Jean-Philippe, l'un des clowns piliers de l'association, j'ai eu un coup de cœur instantané au point d'en faire le personnage central de ce film où je le suis dans son quotidien. Je crois qu'en découvrant ce documentaire, Reda a eu le même coup de cœur. Je suis fière et heureuse qu'il ait eu envie de travailler avec Jean-Philippe et d'offrir à ce grand acteur son premier rôle au cinéma.

Comment Reda Kateb est-il venu vous proposer et vous présenter SUR UN FIL ?

La première à m'avoir parlé de SUR UN FIL fut Caroline. À la suite de mon documentaire, nous nous sommes beaucoup vues. Je me souviens encore de sa joie lorsque Reda a rejoint le Rire Médecin en tant que parrain ! Alors quand peu après, il a eu envie de réaliser un film autour de ce thème-là,

elle m'en a tout de suite fait part. Et puis tout s'est fait de manière très douce. Reda est venu m'en parler une fois son scénario terminé mais en m'expliquant, avant que je le lise, ses intentions tant en termes de récit que d'image, en particulier les moments oniriques qui allaient le traverser. Tout ce qui ne serait pas forcément lisible dès la première lecture. J'étais en tout cas extrêmement heureuse de notre rencontre et que nous puissions relier nos deux univers et l'amour que nous portons à cette association.

Qu'est-ce qui vous a séduit dans son scénario et dans ce personnage d'infirmière cheffe qu'il vous a confié ?

Précisément l'univers qu'il entendait développer, cette poésie qui résonnait avec celle que j'avais voulu distiller dans mon documentaire. La poésie si singulière que véhiculent les clowns auprès des enfants malades à l'hôpital. Il se trouve qu'à ce moment-là, je tournais la série *Tout va bien*, où je jouais la maman d'un enfant malade. Et je me sentais spontanément plus proche d'une mère que d'une professionnelle de santé. Métier d'autant plus fascinant lorsqu'il s'exerce auprès d'enfants. Il y a aussi une technique propre à ce métier-là et c'est la raison pour laquelle j'avais peur qu'on n'y croit pas à l'écran.

Comment avez-vous travaillé pour composer votre personnage ?

J'ai enchaîné directement la série et le film donc je n'ai pas vraiment eu le temps de préparer le rôle. Mais je me suis nourrie de tout le travail d'observation que j'avais pu faire pour mon documentaire dans les hôpitaux et de ce qui m'avait frappé : l'apparente légèreté qui se dégageait des infirmières. Une forme de gaieté rassurante combinée à un très grand

sérieux. Il y a, en outre, quelque chose de très doux chez la plupart des infirmières qui travaillent auprès des enfants. Elles sont souvent très jeunes et soumises à des rythmes compliqués mais doivent surtout faire face à une multitude d'émotions, difficiles à concilier quand elles ont elles-mêmes des enfants. J'ai donc construit mon personnage avec tout cela en tête et en travaillant sur leur manière particulière de déambuler dans les couloirs, différente de celles d'un médecin ou des parents d'un enfant malade. Car elles sont tout le temps en mouvement.

À travers ce personnage, on perçoit aussi la crise de l'hôpital. Notamment cette scène où elle réagit vivement alors que le clown, incarné par Philippe Rebbot, fracasse une vitre car on perçoit toutes les conséquences de ce geste : la somme de papiers à remplir pour remplacer cette vitre et de l'argent qui ne pourra pas servir à des choses plus utiles...

Oui, pour elle, la priorité c'est la santé ! Et parfois, les clowns, dans l'action, oublient le fossé qui existe entre leur travail et celui du personnel soignant. C'est en cela que le film de Reda retrace parfaitement les débuts du Rire médecin et la manière dont le personnel soignant va peu à peu se rendre compte de l'importance de ces clowns et comment ces deux mondes vont apprendre à vivre ensemble. C'est exactement ce que vit mon personnage. Mais même quand elle remet en place, elle ne se départit pas d'une certaine douceur.

Quel plaisir avez-vous pris à jouer face à ce trio de clown ?

C'était évidemment particulièrement émouvant pour moi de voir Jean-Philippe jouer pour sa première fois au cinéma et j'ai eu la chance de pouvoir



m'appuyer sur son expérience quand je doutais sur certains détails de mon personnage.

Philippe - avec qui j'avais déjà travaillé sur ROSALIE BLUM de Julien Rappeneau -, lui, est symbolique de l'ambiance de joie et de franche camaraderie qui régnait sur le tournage. On ne peut pas ne pas aimer Philippe!

Et j'ai découvert et été épatée par Aloïse. Quelqu'un d'hyper exigeante, d'hyper sensible qui fait des choses d'une grande beauté sans en avoir conscience.

Reda a su trouver les comédiens qui épousaient naturellement l'univers qu'il a imaginé et qu'il a voulu développer dans ce film.

Qu'est-ce qui vous a le plus frappé chez Reda Kateb réalisateur?

Sa douceur et sa patience dans sa manière de communiquer ce qu'il attendait de nous. Sa façon de ne jamais se départir de son calme dans l'odyssée toujours compliquée d'un premier film et avec ici, en plus, la pression de ne pas trahir le Rire Médecin. Sans jamais se départir de son exigence, il ne reporte à aucun moment la pression qu'il a sur ses épaules sur ses comédiens.

Qu'est-ce qui vous le plus séduit à la découverte du film?

La manière dont Reda évolue ici avec virtuosité sur un fil très ténu, sans jamais en tomber. Sa capacité à susciter de l'émotion sans verser dans le sentimentalisme, piège inhérent à l'histoire qu'il raconte. Son travail sur le montage pour y parvenir. Sa capacité à avoir su réécrire son scénario au montage par rapport à ce qu'il a su saisir sur le moment, avec les enfants notamment. Ce film, c'est de la dentelle!

Entretien

Caroline Simonds

Comment est née l'aventure du Rire médecin ?

Je viens du théâtre, du cirque de rue. À 21 ans, j'étais déjà musicienne et acrobate quand j'ai débarqué en France à l'aventure. De fil en aiguille, j'ai intégré une compagnie qui s'appelait le Palais des Merveilles et j'ai adoré faire du théâtre de rue, ces rencontres directes, sans filtre avec le public. Puis en 1980, je suis rentrée à New-York et en 1988, j'ai fait partie de la toute première unité de clowns au monde qui intervenait régulièrement dans les hôpitaux publics. J'ai passé trois ans et demi dans le Bronx et j'ai eu un coup de foudre pour ce travail. J'y ai retrouvé tout ce que j'aimais dans le théâtre de rue, cet échange direct avec les parents, les enfants, le personnel hospitalier et ce en pleine époque du SIDA. J'étais plongée dans un univers méconnu mais que j'avais désiré toute mon enfance car étant petite fille de médecin, fille d'un avocat et d'une chercheuse en microbiologie, cousine d'un chef de service en réanimation j'étais destinée à être médecin. J'avais même fait mon premier stage pendant la guerre du Vietnam. Mais c'est là que j'ai réalisé qu'émotionnellement, j'étais plus connectée aux gens qu'à la médecine. Ce qui m'a conduite vers le métier de comédien. Ce que j'avais pu vivre aux États-Unis au sein de cette unité d'artistes-clowns m'a donné envie de monter la même chose en France. Et au bout d'un an de démarchage, j'ai réussi à décrocher des rendez-vous dans quelques hôpitaux pour pouvoir constater s'il y avait ou non une sensibilité à cette idée. Assez vite, j'ai reçu l'appui de plusieurs grands spécialistes et médecins

dont le Pr. Claude Jasmin et trois hôpitaux m'ont dit banco. C'est ainsi que tout a commencé, portée par un amour inconditionnel pour les enfants et en faisant ce que je savais faire : faire rire.

Quand et comment avez-vous rencontré Reda Kateb pour la première fois ?

Il y a 4 ans j'ai reçu un SMS de Reda demandant à me rencontrer. J'avoue qu'à ce moment-là... je ne savais pas qui il était. Il était en train de tourner une série en Israël avec Ariane Ascaride qui est à la fois une amie et une ambassadrice du Rire Médecin. Ariane avait vu qu'il était en train de lire mon livre, lui a dit qu'elle me connaissait et lui a donné mon numéro. On s'est vu avec Reda à son retour d'Israël. Et j'ai découvert une âme sœur. On est resté deux heures à discuter de tout et de rien à se raconter nos vies. Un dialogue très vite assez profond. Et à partir de là, on s'est vus au moins une fois par mois jusqu'à la pandémie. Avant qu'on nous achète les droits du livre pour en faire un film et que l'équipe de Pyramide ait l'élégance de m'engager comme consultante sur le scénario.

En quoi a consisté ce travail de consultante ?

Comme avec Reda, je me suis immédiatement entendue à merveille avec Fadette Drouard. Quelqu'un de direct, d'authentique et simple. Une vraie Ch'ti ! (rires) Je lui ai raconté plein d'histoires qui n'étaient pas dans le livre pour la nourrir. Je lui ai donné des conseils sur les dialogues, sur



certaines situations pour que, même s'il s'agit d'une fiction, tout paraisse crédible. Je me suis mise au service du film. Comme un aiguilleur du ciel, en lisant chaque version du scénario. Mais je n'ai pas touché à la structure car ce n'est pas mon métier. Ma seule obsession était que cela sonne juste, que ce soit fidèle à mon humour, mes valeurs et celles du Rire Médecin.

Avez-vous aussi coaché les comédiens ?

J'ai insisté auprès de Reda pour que tout le monde passe du temps à l'hôpital, à commencer par lui. Et je sais d'ailleurs que certaines scènes de SUR UN FIL sont directement inspirées de ce qu'il a vécu à l'hôpital. Puis j'ai élaboré un plan d'observation puis d'interventions en clown pour Aloïse et Philippe afin qu'ils entrent dans la peau de leurs personnages. Je n'ai pas voulu être moi-même leur coach mais je les ai confiés à Hélène Alain Gustin pour ces phases de création de leurs personnages clownesque d'observation puis de pratique en trio avec Jean-Philippe. Je trouvais ça plus juste, je ne pouvais pas être partout. De même que je ne suis évidemment pas intervenue dans le choix d'Elsa Wolliaston qui joue mon rôle. En revanche j'ai travaillé avec la costumière sur les accessoires et les costumes de clown.

Vous évoquiez Jean-Philippe Buzaud. Quel regard portez-vous sur celui qui est un des piliers du Rire médecin et fait ici ses grands débuts au cinéma ?

C'est l'homme le plus modeste du monde mais un surdoué. Je l'ai rencontré il y a 25 ans à l'occasion de son entretien pour rentrer au Rire Médecin et je

le considère comme un petit frère. Quand Sara Giraudeau a voulu faire un documentaire sur le Rire Médecin sur Square d'artiste d'ARTE, je lui ai suggéré d'aller le voir et il est devenu le personnage central de ce film, à travers lequel Reda l'a découvert. Et dans SUR UN FIL, à chaque scène, je suis à la fois épatée et bouleversée par sa façon de mettre en valeur Aloïse et Philippe de manière si magnifique et subtile. Toute sa générosité éclate plein écran.

Alliez-vous régulièrement sur le plateau ?

J'y suis allée seulement 9 jours. Reda m'avait demandé d'accompagner Elsa. J'ai tout de suite senti en elle la femme-enfant qui avait besoin d'être maternée. Et ma façon de la "coacher", ça a été de lui faire tous les jours un repas qu'elle trouvait à son retour tournage. Mais je n'avais pas envie d'être au quotidien sur le plateau. Je me sens vraiment comme une marraine secrète de ce projet, comme une accoucheuse.

Mais on vous voit aussi dans la scène finale...

Oui, je fais mon Hitchcock! (rires) C'était assez surréaliste à vivre. Reda m'a confié un personnage aux antipodes de moi: une femme habillée en rose et turquoise, une bienfaitrice sans doute mariée à un riche industriel. J'ai adoré faire ce clin d'œil.

En étant aux premières loges, qu'est-ce qui vous a frappé dans la manière dont Reda Kateb dirigeait son plateau ?

Je l'appelle l'enfant sage, une vieille âme. Reda c'est une présence énorme combinée à une infinie douceur. Il ne se départit jamais de son

calme. Il sait dire les bonnes choses au bon moment. Je ne l'ai jamais vu énervé. Mais cette gentillesse et bienveillance n'empêchent pas la rigueur, bien au contraire.

Qu'avez-vous ressenti en découvrant le film terminé ?

Je l'ai déjà vu quatre fois et j'ai vécu tour à tour cette histoire dans la tête d'Aloïse, de Philippe et de Jean-Philippe. À chaque fois, j'ai rigolé, j'ai pleuré comme si je découvrais tout. Reda a touché juste, dans sa vision de l'hôpital, des clowns, des enfants malades, des parents. J'y vois aussi comme un hommage secret à sa maman qui était infirmière.



Entretien

FRENCH 79

Comment Reda Kateb vous a-t-il présenté SUR UN FIL ?

Lors de notre première rencontre, son scénario n'était pas encore à 100 % abouti. Mais, après m'avoir présenté son projet, il m'a immédiatement expliqué son envie d'accompagner par de la musique électronique la scène d'ouverture de son film. Et il voulait savoir si j'avais envie et le temps de me consacrer à une musique de film alors que j'étais en pleine tournée.

C'est la première bande originale que vous composez pour le grand écran. Est-ce que vous en aviez envie depuis longtemps ?

Ce que je préfère dans la musique, c'est composer. Et l'exercice de faire une musique de film me paraît une étape quasiment obligatoire dans l'accomplissement d'un compositeur. Il se trouve que la musique électronique que je compose essentiellement aujourd'hui est une musique instrumentale qui se prête forcément parfaitement à l'image. J'avais déjà eu quelques propositions avant SUR UN FIL, mais j'attendais celle qui me semblerait être la bonne pour me lancer.

En quoi Sur le fil vous a semblé être la bonne proposition ?

D'abord pour la manière dont Reda me l'a proposé. Son idée de vouloir commencer son film par de la musique électronique qui s'effacerait petit à petit pour rentrer dans l'émotion du piano et des cordes, Mais aussi parce que j'aimais l'idée que ma première musique de film accompagne un premier long métrage. D'ailleurs, tout au long

du processus, cela a renforcé notre complicité, on s'est souvent appelé pour se rassurer, pour se soutenir.

Ce premier morceau que vous évoquez, *Between the buttons*, est un de vos tubes qui pré-existait donc au film ? Comment l'avez-vous reformaté ?

Cette scène d'ouverture dure quasiment sept minutes. J'ai commencé par une première réinterprétation en amont afin de trouver le BPM définitif qui puisse accompagner le tournage de la scène. Puis, dans un deuxième temps, plus tard, au montage, il a s'agit de le retravailler sur la durée à partir des time code pour que tout soit parfaitement calé et que la musique épouse au plus près chaque seconde de l'action qui se déroule à l'écran.

C'est Reda Kateb qui vous a demandé ce morceau ou vous qui le lui avez proposé ?

Reda avait deux morceaux de ma discographie en tête pour cette scène. Et je l'ai convaincu que *Between the buttons* était celui qui correspondait le mieux à l'ambiance qu'il souhaitait y développer, à son envie qu'on ne sache à ce moment-là pas forcément où l'action se déroule, ni quel type de film le spectateur s'apprête à voir. À son idée de partir sur une musique assez puissante avant d'entrer dans quelque chose de plus intime comme Reda entre dans l'intimité du personnage de Jo.

Comment avez-vous travaillé à la création des nouvelles compositions ?

Je me suis évidemment appuyé sur le scénario pour créer et proposer des thèmes. Mais j'ai eu la chance aussi de pouvoir me baser sur les images que Reda m'envoyait au fur et à mesure du tournage. Ça m'a permis de constater si je faisais fausse route ou non dans mon interprétation du scénario. Concrètement, mon premier mouvement a consisté à trouver un thème qui se répéterait tout au long du film, des ambiances, des tempos, des sonorités. Car Reda souhaitait qu'il y ait beaucoup de sonorités acoustiques, au fil du film. Les cordes, elles, sont venues plus tard.

Comment s'est passée la collaboration avec Reda Kateb pour ces créations ?

Une fois que nous nous sommes mis d'accord sur les principaux thèmes, nous nous sommes vus à plusieurs reprises chez moi à Marseille, juste avant le tournage, auquel j'ai participé car on peut me voir dans la scène d'introduction que j'évoquais. Pendant ce tournage, je continuais à travailler de mon côté tout en échangeant évidemment avec Reda. Une fois que Reda a commencé à être satisfait du montage, je suis venu voir une première version du film, avant de repartir à Marseille avec des images dans la tête et la certitude de la force du film. Dès lors, un échange permanent a commencé entre Reda, son monteur Dorian Rigal- Ansous et moi-même. Grace à son expérience, Dorian m'a donné de précieux conseils sur la manière dont je devais envisager la relation entre la musique, les images et le montage. Il

m'explique par exemple que la musique est comme un personnage à part entière dans le film et qu'elle doit avoir des interactions avec tous les autres personnages au fil de leur évolution. Ça a donné une trame, un fil directeur à mon travail. Je l'avais toujours dans un coin de ma tête quand je devais réadapter les thèmes, refaire des introductions ou tel ou tel passage. Il se trouve que j'étais en tournée aux États-Unis à ce moment-là. Et être totalement isolé dans mon tour bus avec tous mes instruments m'a aidé à finaliser cette BO, malgré le décalage horaire à gérer dans nos échanges.

Ce film extrêmement riche parle tout à la fois de la reconstruction d'une jeune femme, de maladie, du quotidien des hôpitaux, des clowns qui vont y exercer... Cela demande donc des compositions très différentes. Quel a été le plus grand défi à relever pour vous dans la composition de cette BO ?

La plus grande difficulté pour moi fut ne pas trop aller dans l'émotion car elle était déjà très présente à l'écran. De ne jamais en rajouter. De ne jamais basculer dans le pathos. Je trouve que le titre du film, SUR UN FIL, correspond à ce que j'ai essayé de faire : accompagner sans surligner.

Qu'est-ce qui vous a frappé le jour où vous vous êtes retrouvé sur le plateau ?

La gentillesse de Reda. Son humeur égale quelles que soient les circonstances. Sa capacité à te rassurer. À partir du moment où il t'a choisi pour embarquer avec lui dans cette aventure, il te fait confiance.

Qu'avez-vous ressenti en découvrant le film ?

Je dois avouer qu'il m'a fallu plusieurs visions pour faire abstraction de la musique. Mais j'ai d'abord été frappé par le rythme du film, surtout après un démarrage aussi fort. Je trouve d'ailleurs que cette scène d'ouverture est à la hauteur de ce que Reda ambitionnait : cette idée que le spectateur ait la sensation de se retrouver dans une ambiance de blockbuster américain avant que le film bifurque vers tout autre chose. Mais, au-delà de cette entame, ce qui m'a vraiment épaté, c'est le jeu des comédiens, Aloïse en tête. Petits ou grands rôles, ils sont tous exceptionnels !



Reda Kateb

Réalisateur

On ne présente plus l'acteur singulier et Césarisé, également réalisateur, dont le jeu subtil et l'intelligence artistique, aussi bien devant que derrière la caméra lui ont permis d'asseoir une place de choix au sein du cinéma français. Né en région parisienne et issu d'une famille férue de lettres, il commence par le théâtre où il fait ses premiers pas à l'âge de 15 ans dans :

- "Moha le fou, Moha le sage", d'après Tahar Ben Jelloun, mise en scène par Malek Eddine Kateb, son père, cofondateur du Théâtre National Algérien.

Il passe vite à la mise en scène avec :

- "Le Cadavre encerclé", d'après les textes de son oncle, Yacine Kateb écrivain et homme de lettres.

Il écume ensuite les planches avec des metteurs en scène aussi illustres que Jorge Lavelli ou Godefroy Ségol, sur des scènes nationales que ce soit à Ivry, la Tempête, Bobigny ou encore la Comédie de Valence.

C'est à la télévision qu'il débute dans l'audiovisuel avec un rôle dans la célèbre série :

- *Engrenages* (d'Alexandra Clert, 2005-2020) avec Thierry Godard et Caroline Proust. Il y continuera avec une belle constance en parallèle de sa carrière cinématographique qui débute en fanfare en décrochant un rôle clef dans le chef-d'œuvre au 9 Césars :

- UN PROPHÈTE (Jacques Audiard, 2009), aux côtés de Tahar Rahim et Niels Arestrup.

La qualité et la finesse de ses interprétations ainsi que le discernement subtil de ses choix de films lui permettent enfin d'assurer une belle carrière et devenir un des acteurs phares de sa génération avec des films comme HIPPOCRATE (Thomas Lilti, 2014), DJANGO (Étienne Comar, 2017), HORS NORMES (Olivier Nakache et Eric Toledano, 2019) ou encore OMAR LA FRAISE (Elias Belkeddar, 2023).

Il est également l'un des rares acteurs français à pouvoir mener de front une belle carrière internationale où il a travaillé avec les plus grands sur des films comme ZERO DARK THIRTY (Kathryn Bigelow, 2012), le film cité 5 fois aux Oscars, FISHING WITHOUT NETS (Cutter Hordierne, 2014), LOST RIVER (Ryan Gosling, 2015), LES BEAUX JOURS D'ARANJUEZ (Wim Wenders 2016), SUBMERGENCE (Wim Wenders, 2017), THE QUIET ONES (Frederik Louis Hviid, 2024) qui ouvrira le festival de Toronto en septembre.

Parallèlement à sa carrière devant la caméra il ne tarde pas à diriger lui-même et avait réalisé son premier court métrage dont il signait également le scénario :

- PITCHOUNE, en 2015, avec Philippe Rebbot, centré sur la relation de deux frères clowns qui vivent de spectacles événementiels, le film est sélectionné à la Quinzaine des Réalisateurs lors du Festival de Cannes la même année.

- SUR UN FIL, en 2024 est sa deuxième réalisation, mais son premier long métrage, avec Aloïse Sauvage, Sara Giraudeau, Philippe Rebbot et Samir Guesmi.



Filmographie

- **UN PROPHÈTE** (Jacques Audiard, 2009), avec Tahar Rahim, Niels Arestrup et Adel Bencherif
- **QU'UN SEUL TIENNE ET LES AUTRES SUIVRONT** (Léa Fehner, 2009), avec Pauline Etienne, un premier film intelligent qui remporte le prix Louis Deluc,
- **PIEDS NUS SUR LES LIMACES** (Fabienne Berthaud, 2010), avec Diane Kruger et Denis Menochet,
- **À MOI SEULE** (Frédéric Videau, 2012), avec Agathe Bonitzer et Hélène Filières,
- **TROIS MONDES** (Catherine Corsini, 2012), avec Raphaël Personnaz et Clophilde Hesme,
- **ZERO DARK THIRTY** (Kathryn Bigelow, 2012), le film cité 5 fois aux Oscars sur la traque d'Oussama BenLaden, qui lui ouvre les portes d'une carrière à l'international, aux côtés de Jessica Chastain,
- **UNE HISTOIRE D'AMOUR** (Hélène Fillières, 2013), avec Benoit Poelvoorde et Laetitia Casta, le premier film de la réalisatrice avec qui il avait déjà collaboré sur Mafiosa (Hugues Pagan, 2006-1014),
- **LE MONDE NOUS APPARTIENT** (Stephan Streker, 2013), avec Vincent Rottiers et Olivier Gourmet,
- **LES PETITS PRINCES** (Vianney Lebasque 2013), avec Eddy Mitchell,
- **GARE DU NORD** (Claire Simon 2013), avec Nicole Garcia et Monia Chokri,
- **LES GARÇONS ET GUILLAUME, À TABLE !** (Guillaume Gallienne, 2013), le film au 5 Césars,
- **HIPPOCRATE** (Thomas Lilti, 2014), cité 6 fois aux Césars et qui lui vaut en nom propre celui du meilleur acteur dans un second rôle,
- **QUI VIVE** (Marianne Tardieu, 2014), avec Adèle Exaropoulos,
- **LOIN DES HOMMES** (David Oelhoffen, 2015), d'après une nouvelle d'Albert Camus qui se déroule au début de la guerre d'Algérie, avec Viggo Mortensen,
- **LA RESISTANCE DE L'AIR** (Fred Grivois 2015), où il incarne un tireur solitaire, avec Tchèque Karyo,
- **LOST RIVER** (Ryan Gosling, 2015), avec Christina Hendricks, Saoirse Ronan et Ben Mendelson, sélectionné au Festival de Cannes dans la section Un Certain Regard,
- **LASTRAGALE** (Brigitte Sy, 2015), l'adaptation du roman d'Albertine Sarrazin, avec Leila Bekhti,
- **ARRÊTEZ-MOI LÀ** (Gilles Bannier, 2015), avec Léa Drucker et Gilles Cohen,
- **LES CHEVALIERS BLANCS** (Joachim Lafosse, 2015), inspiré du livre Nicolas Sarkozy dans l'avion ? Les zozos de la Françafrique, à propos des aventuriers de l'arche de Zoé, avec Louise Bourgoïn et Vincent Lindon,
- **LES BEAUX JOURS D'ARANJUEZ** (Wim Wenders 2016), sélectionné au festival de Venise, avec Nick Cave et où il retrouvait Peter Handke, l'auteur de Par Les Villages qu'il avait interprété sur scène,
- **LES DERNIERS PARISIENS** (Hamé et Ekoué 2016), avec Mélanie Laurent et Lola Dewaere,
- **DJANGO** (Étienne Comar, 2017), avec Cécile de France, où sa prestation habitée lui vaut le Swann d'or du meilleur acteur du festival de Cabourg et une citation au César du meilleur acteur 2018,
- **SUBMERGENCE** (Wim Wenders, 2017), avec James McAvoy et Alicia Vikander,
- **FRÈRES ENNEMIS** (David Oelhoffen 2018), un beau duel fratricide avec Matthias Schoenhaerts,
- **L'AMOUR FLOU** (Romane Bohringer et Philippe Rebbot 2018), d'après l'histoire personnelle des deux coréalisateurs, qui rafle le César du 1er film en 2019,
- **LE CHANT DU LOUP** (Antonin Baudry 2019), avec le thriller sous-marin avec François Civil, Omar Sy et Alexis Michalik,
- **HORS NORMES** (Olivier Nakache et Éric Toledano 2019), avec Vincent Cassel, le film attachant sur la différence, cité 8 fois aux Césars en 2020, pour lequel il est cité en nom propre dans la catégorie Meilleur Acteur,
- **LA GRANDE NOIRCEUR** (Maxime Giroux, 2019), un film canadien dans l'ouest américain entre onirisme et désarticulation du rêve américain,
- **LES PROMESSES** (Thomas Kruithof, 2021), où il interprète le directeur de cabinet d'Isabelle Huppert dans une chronique politique acerbe présentée à la Mostra de Venise,
- **NOS FRANGINS** (Rachid Bouchareb, 2022), qui met en scène l'affaire Malik Oussebine, avec Lyna Khoudry et Raphael Personnaz,
- **OMAR LA FRAISE** (Elias Belkeddar, 2023), où il forme un beau duo d'escrocs en planque au soleil avec Benoit Magimel.
- **THE QUIET ONES** (Frederik Louis Hviid).



Aloïse Sauvage

Jo - Zouzou

Aloïse Sauvage est une artiste française, à la fois chanteuse et comédienne. Très jeune, elle intègre le Conservatoire où elle apprend la flûte traversière, la batterie et le saxophone. Elle pratique également le breakdance et commence à écrire ses premiers textes. Après un bac scientifique, elle est formée à la prestigieuse Académie Fratellini en spécialité acro-danse. Elle devient ensuite interprète pour de nombreux spectacles de cirque contemporain et/ou de danse.

En 2015, elle fait ses premiers pas au cinéma aux côtés de Marion Cotillard dans le film *MAL DE PIERRES* de Nicole Garcia.

En 2017, Aloïse est remarquée dans le film *120 BATTEMENTS PAR MINUTE* de Robin Campillo avec qui elle montera les marches du Festival de Cannes. Au même moment, Aloïse se lance dans la musique. Ses clips originaux rencontrant un vrai succès public, Aloïse démarre alors une série de concerts, et en Novembre 2018, elle participe notamment au festival des TransMusicales de Rennes où sa prestation au bout de son micro suspendu est très remarquée.

2019 est une année faste, en Janvier sort le film *LES FAUVES* de Vincent Mariette, elle y interprète une jeune femme insouciante aux côtés de Lily-Rose Depp, en Mars, elle sort son premier EP *Jimmy*, durant l'été elle participe au tournage de la série *Possessions* réalisée par Thomas Vincent pour Canal+, et en Octobre, sortent les films *HORS NORMES* d'Olivier Nakache et

Éric Toledano dans lequel elle interprète une animatrice d'un centre pour autistes et *JE NE SAIS PAS SI C'EST TOUT LE MONDE* de Vincent Delerm dans lequel elle livre un peu d'elle-même.

En 2020, elle est nommée dans la catégorie Révélation Scène pour la 35^e édition des Victoires de la musique et le 28 février, elle sort son premier album *Dévorantes*.

En 2021, on retrouve Aloïse dans le film *PLACÉS* de Nessim Chikaoui dont elle signe le titre du générique de fin avec Sam's & Viki, la série *Stalk* qui remporte le Prix de la Meilleure Série 26' au Festival de la Rochelle, et *Christmas Flow* sur Netflix.

2022 est à nouveau une année riche, Aloïse sort son deuxième album "*Sauvage*" et entame une tournée qui durera un an, de la Cigale à l'Olympia complets en passant par la Belgique, la Suisse et le Canada. Côté cinéma, le film *LA SYNDICALISTE* de Jean-Paul Salomé auquel elle a participé aux côtés d'Isabelle Huppert est présenté à la Biennale de Venise et sort en Mars 2023. Elle participe à l'automne 2023 au tournage de la saison 2 de la série *Des gens bien ordinaires* d'Ovidie diffusée sur Canal + et interprète son propre rôle dans le prochain film de Hafsia Herzi *LA PETITE DERNIÈRE* au printemps 2024. Le film *SUR UN FIL*, réalisé par Reda Kateb et tourné en 2023, lui offre son premier rôle principal.

Filmographie

- 2015 **MAL DE PIERRE**
Nicole Garcia
- 2017 **120 BATTEMENTS PAR MINUTE**
Robin Campillo
- 2018 **LES FAUVES**
Vincent Mariette
- 2019 **HORS NORMES**
Olivier Nakache et Éric Toledano
- 2020 **Possessions**
Thomas Vincent
- 2021 **PLACES**
Nessim Chikhaoui
- Stalk** (saison 2)
Simon Bouisson
- Christmas Flow**
Henri Debeurme
- 2023 **LA SYNDICALISTE**
Jean-Paul Salomé
- Des gens bien ordinaires** (saison 2)
Ovidie
- 2024 **LA PETITE DERNIERE**
Hafsia Herzi
- SUR UN FIL**
Reda Kateb



Philippe Rebbot

Gilles - Poireau

Vous vous définissez comme flemmard et rêveur. Pourtant, depuis vos premiers pas au cinéma, on vous retrouve au générique de près de cent films, téléfilms, séries et courts métrages.

Vous avez exploré un spectre d'univers radicalement différents pour les réalisateurs Jean Becker (BON RÉTABLISSEMENT), Jean-Pierre Mocky (VÉNÉNEUSES), Arnaud et Jean-Marie Larrieu (21 NUITS AVEC PATTIE), Benoît Delépine et Gustave Kervern (EFFACER L'HISTORIQUE), Michel Leclerc (LES GOÛTS ET LES COULEURS), Thomas Lilti (HIPPOCRATE) ou à deux occasions Jean-Pierre Améris (UNE FAMILLE À LOUER et MARILYNE ET SON JUGE) et Solveig Anspach (LULU FEMME NUE et L'EFFET AQUATIQUE). Ces films vous ont permis de donner la réplique à Blanche Gardin, Virginie Efira, Benoit Poelvoorde, Laurent Laffitte, Vincent Macaigne, Vincent Lacoste et d'être le kiné de Gérard Lanvin, le manager de Rebecca Marder, ou successivement le beau-frère, le frère puis le compagnon de Karin Viard.

Après le succès de votre récit autobiographique *L'Amour flou* (également décliné en série) avec Romane Bohringer, vous coscénarisez MINE DE RIEN

avec Mathias Mlekuz et Cécile Tellerman puis plongez avec Romain Duris dans la vie nocturne parisienne de VERNON SUBUTEX.

Ces derniers mois vous avez fait une halte à PÉTAOUCHNOK en compagnie de Pio Marmai et exploré les docks du Havre dans la prestigieuse série *De Grâce*.

Filmographie

- | | | | |
|-------------|---|-------------|--|
| 2013 | LULU FEMME NUE
Solveig Anspach | 2020 | EFFACER L'HISTORIQUE
Benoît Delphine,
Gustave Kervern |
| 2014 | BON RÉTABLISSEMENT
Jean Becker | | MINE DE RIEN
Mathias Mlekuz |
| | HIPPOCRATE
Thomas Lilti | 2021 | L'amour flou
Réalisateur |
| 2015 | 21 NUITS AVEC PATTIE
Jean-Marie et Arnaud Larrieu | 2022 | LES GOÛTS
ET LES COULEURS
Michel Leclerc |
| | UNE FAMILLE À LOUER
Jean-Pierre Améris | | PÉTAOUCHNOK
Edouard Deluc |
| 2016 | L'EFFET AQUATIQUE
Solveig Anspach | 2023 | MARIE-LINE ET SON JUGE
Jean-Pierre Améris |
| 2017 | VENENEUSES
Jean-Pierre Mocky | 2024 | De grâce
Vincent Maël Cardona |
| 2018 | L'AMOUR FLOU
Réalisateur
avec Romane Bohringer | | SUR UN FIL
Reda Kateb |
| 2019 | Vernon Subutex | | |





Jean-Philippe Buzand

Thierry - Roger Chips

À 18 ans, il intègre l'École Internationale Jacques Lecoq, séduit par cette pédagogie axée sur le corps et le mouvement. Au cours de sa formation, il fait la rencontre déterminante du metteur en scène Alain Mollot. Il devient alors l'un des acteurs pilier du Théâtre de la Jacquerie et joue notamment dans "Liliom", "Romans de famille", "Dorian Gray", "Mon Bel Amour"... Toujours sous la direction d'Alain Mollot, Il joue et participe à l'écriture de nombreux spectacles burlesques comme "Croquis Marrants", "Cabaret Monstre"... Il a également collaboré et joué avec les Alama's Givrés, "Le Pic de Hubert", "Meriem Menant" (Emma la clown) "Les Cascadeurs tragiques", "Juliet O'Brien", "L'Écrivain public", "Wieslaw Komassa", "La Mère". En 1993, Il est l'un des tout premiers artistes à rejoindre Caroline Simonds pour être clown à l'hôpital avec le Rire Médecin. En 2019, Sara Giraudeau découvre son travail à l'hôpital. Séduite par son univers, elle décide alors de lui consacrer un portrait, réalisé pour Arte, dans la collection Square Artiste. Depuis 2012, il se produit avec le trio de clowns "Les Mangeurs de Lapin" en France et à l'internationale au théâtre et au cirque. Il sera de nouveau sur la piste du Cirque d'hiver cette saison 2024-2025 dans le nouveau spectacle Bouglione "Spectaculaire".

Sara Giraudeau

Clémence

Sara Giraudeau apparaît pour la première fois au cinéma à l'âge de 11 ans dans le film *LES CAPRICES D'UN FLEUVE* réalisé par son père, Bernard Giraudeau. Elle débute au théâtre en 2005 dans une mise en scène d'Isabelle Rattier des "Monologues du vagin" d'Ève Ensler au Petit Théâtre de Paris, puis s'illustre dans des pièces plus classiques telles que "La Nuit des rois" de William Shakespeare en 2009 ou encore "Colombe" et "L'Alouette" de Jean Anouilh en 2010 et 2012. C'est en 2007 que sa carrière prend de l'envergure grâce à la pièce "La Valse des pingouins" de Patrick Haudecœur, une comédie musicale burlesque pour laquelle elle reçoit le Molière de la révélation théâtrale, ainsi que le Prix Raimu de la révélation. En 2013, elle incarne au Théâtre La Bruyère, "Zelda Sayre", auprès de Julien Boisselier interprétant Francis Scott Fitzgerald, dans "Zelda et Scott" mise en scène par l'auteur Renaud Meyer. En 2015, elle joue dans la série de Canal+ *Le Bureau des légendes* réalisée par Éric Rochant : elle y interprète Marina Loiseau, jeune polytechnicienne chargée d'infiltrer les secrets nucléaires iraniens. Début 2018, elle reçoit le César de la meilleure actrice dans un second rôle pour son interprétation dans *PETIT PAYSAN*, tandis que le réalisateur Hubert Charuel se voit décerner le César du meilleur premier film. En 2019, sortent au cinéma *LES TRADUCTEURS* de Régis Roinsard et *LES ENVOÛTÉS* de Pascal Bonitzer, où elle partage l'affiche avec Nicolas

Duvauchelle. En 2020, Sara Giraudeau est à l'affiche de *SI TU VOIS MA MÈRE* de Nathanël Guedj. En 2021, on peut la voir dans *MÉDECIN DE NUIT* d'Élie Wejeman ainsi que dans *LE DISCOURS* de Laurent Tirard. En 2022, on la retrouve sur grand écran dans le film de Fred Cavayé, *ADIEU MONSIEUR HAFFMANN* et plus récemment dans les films *LA PAGE BLANCHE* de Murielle Magellan et *LE SIXIÈME ENFANT* de Léopold Legrand. Elle a remporté l'année dernière le Molière de la comédienne dans un spectacle de théâtre public pour "Le Syndrome de l'oiseau" qu'elle a mis en scène avec Renaud Meyer au Théâtre du Petit-Saint-Martin.

Filmographie

1996	LES CAPRICES D'UN FLEUVE Bernard Giraudeau	LE DISCOURS Laurent Tirard
2015-2020	Le bureau des légendes	2022 ADIEU MONSIEUR HAFFMANN Fred Cavayé
2017	PETIT PAYSAN Hubert Charuel,	LA PAGE BLANCHE Murielle Magellan
2019	LES TRADUCTEURS Régis Roinsard, LES ENVOÛTÉS Pascal Bonitzer	LE SIXIÈME ENFANT Léopold Legrand
2020	Si tu vois ma mère Nathalie Guedj MÉDECIN DE NUIT Elie Wejeman	2023 Tout va bien Éric Rochant, Xavier Legrand, Cathy Verney et Audrey Estrougo
		2024 SUR UN FIL Reda Kateb



Samir Guesmi

Abdel

Samir Guesmi débute en 1987 dans le film policier JAUNE REVOLVER d'Olivier Langlois avant d'obtenir le premier rôle de MALIK LE MAUDIT de Youcef Hamidi qui lui vaut le prix Michel Simon et le prix d'interprétation au Festival d'Amiens sept ans plus tard. Samir Guesmi poursuit sa carrière dans une trentaine de courts-métrages devant la caméra de réalisateurs confirmés à l'instar d'Érick Zonca, David Oelhoffen et Guillaume Nicloux mais également de jeunes révélations (Emma Benestan, Mathieu Vadepied...). Il s'illustre notamment dans le film LE MOZART DES PICKPOCKETS de Philippe Pollet-Villard lauréat de l'Oscar et du César du Meilleur court-métrage en 2008. La même année, il incarne un commissaire à la poursuite de François Cluzet dans le polar à succès NE LE DIS À PERSONNE et apparaît au générique de la série télévisée *Engrenages*. En 2013, il est nommé pour le César du meilleur acteur dans un second rôle pour CAMILLE REDOUBLE de Noémie Lvovsky et retrouve le petit écran dans la série *Les Revenants*. Cultivant son penchant pour les grands cinéastes, Samir Guesmi tourne également devant les caméras de Jean Becker, Claude

Miller, Nicole Garcia, Arnaud Desplechin, Rachid Bouchareb, Noémie Lvovsky, Sólveig Anspach ou encore Valérie Donzelli. En 2020, il réalise son premier long-métrage, IBRAHIM, un drame centré sur la relation complexe entre un père et son fils. L'acteur-réalisateur avait déjà abordé cette thématique, en 2008, dans son premier court-métrage C'EST DIMANCHE!, multi-primés en festivals.

Filmographie

- | | | | |
|-------------|--|-------------|--|
| 1987 | JAUNE REVOLVER
Olivier Langlois | 2012 | CAMILLE REDOUBLE
Noémie Lvovsky
<i>Les revenants</i> (saison 1)
Fabrice Gobert |
| 1996 | MALIK LE MAUDIT
Youcef Hamidi | 2019 | AU NOM DE LA TERRE
Édouard Bergeon |
| 2008 | LE MOZART
DES PICKPOCKETS
Philippe Pollet-Villard
NE LE DIS À PERSONNE
Guillaume Canet
<i>Engrenages</i>
(saison 2, 5 épisodes) | 2020 | IBRAHIM
(réalisateur) |
| | | 2022 | POUR LA FRANCE
Rachid Hami, 2022 |
| | | 2024 | SUR UN FIL
Reda Kateb |



Massil Imine

Yacine

Massil Imine est né le 21 août 2014 à Jossigny, en Seine et Marne. Son amour et intérêt pour le métier d'acteur a commencé au théâtre dès l'âge de six ans où il continue à s'exercer et à jouer toutes les semaines.

En 2022, alors qu'il n'avait que 8 ans, il a participé à son premier casting pour décrocher le premier rôle enfant du film SUR UN FIL de Reda Kateb.

Par ailleurs, Massil est un enfant très actif au sein de son école puisqu'il a été élu au conseil municipal des enfants de la ville de Chanteloup en brie où il participe activement à la vie de la commune. Il est également très sportif. Il est ceinture orange-verte de judo et pratique la natation depuis l'âge de six ans.



Elsa Wolliaaston

Tamara

Ouverte à la danse par sa grand-mère dès son plus jeune âge, Elsa Wolliaaston est une chorégraphe, interprète, pédagogue et actrice aux multiples aspects. Étudiant la danse classique puis contemporaine à New-York et Paris tout en donnant des cours à l'American Center, elle crée en 1975 à Paris la Compagnie Ma Danse Rituel Théâtre avec Hideyuki Yano. En plus de sa carrière de chorégraphe, on la retrouve aussi dans plusieurs films de Stéphane Demoustier, LA FILLE AU BRACELET et ALLONS ENFANTS en 2018, mais aussi des films de Damien Manivel comme LA DAME AU CHIEN en 2010 puis les enfants d'Isadora en 2019.

Elle reçoit également tout au long de sa carrière des prix et distinctions, notamment le grade de chevalier des Arts et des Lettres en 2003, ainsi que le Prix Elsa Wolliaaston créée en son nom au festival "Danses et Continents Noirs" de Toulouse. Enfin, elle reçoit la médaille de l'Assemblée Nationale en 2014.



French 79

Musique originale

En quelques années seulement, French 79, de son vrai nom Simon Henner, s'est fait un nom dans le cercle restreint des producteurs de synth-wave et d'électronique les plus talentueux. French 79, riche d'un solide bagage classique (diplômé du conservatoire), puise ses principales influences chez Erik Satie, Jean-Michel Jarre et Daft Punk. Il débute sa carrière comme batteur puis guitariste dans plusieurs groupes de rock, comme Nasser. Il explore ensuite l'électro-rock, le hip-hop et finalement l'électro.

Il a attiré l'attention pour la première fois en 2014, sous le nom de French 79, lorsqu'il sort le titre "*Between the Buttons*", une piste synthétique sophistiquée et hypnotique, avec une production exigeante.

Aujourd'hui, Simon Henner cumule plus de 3 millions d'auditeurs mensuels, des centaines de dates à l'international, une fan base mondiale et plusieurs titres qui totalisent des dizaines de millions de streams.

Après des tubes comme "*Hometown*" ou "*Diamond Veins*" et une tournée mondiale sold-out en 2021-2022, le producteur, chanteur et compositeur marseillais contribue à façonner le futur de la pop électronique. Le roi de la French Touch 3.0 sort son 3^{ème} album mixé par Damien Quintard (connu pour son travail avec Brian Eno, Parcels, Justice, Sade, L'Impératrice...) dans le puissant studio Miraval, dont Brad Pitt est désormais propriétaire.

Il utilise des images de films, de cinéma ou de scènes de la vie quotidienne à la fois comme source d'inspiration mais également comme une sorte de vecteur d'émotions. Il n'est donc pas surprenant que la musique de French 79 soit si souvent associée à des images ("*Diamond Veins*" et "*Between The Buttons*" ont été synchronisées plus de 50 fois)



Caroline Simonds

Fondatrice de l'Association le Rire Médecin

Caroline Simonds est née à Washington D.C., aux États-Unis. Dès son plus jeune âge, elle développe une passion pour la musique, apprenant la flûte en 1957. Plus tard, au lycée, elle étend ses compétences musicales en jouant du saxophone et du basson.

Entre 1971 et 1980, Caroline Simonds est co-directrice du Palais des Merveilles, un théâtre/cirque de rue. Durant cette période, elle exerce en tant qu'acrobate, musicienne et clowne, se produisant à Paris, au Festival d'Avignon, au Festival du Marais, à The Round House à Londres, ainsi qu'à des célébrations pour Gala et Salvador Dali. Ses tournées l'amènent également en Italie, en Belgique et en Allemagne, consolidant sa réputation internationale.

De 1980 à 1991, Caroline Simonds fonde et dirige le Pandémonium & the Dragonfly. Elle participe à de nombreux festivals internationaux, notamment le Festival international de mime de Montréal et le Festival Off de Hong Kong. Son travail la conduit également dans des camps de réfugiés « Boat people » et à réaliser cinq tournées au Japon.

Caroline Simonds excelle dans l'improvisation ambulatoire lors de grands événements, créant une douzaine de personnages comiques tels que la sirène, la duchesse du 15^{ème} siècle, et bien d'autres. Elle est également connue pour ses spectacles de comédie musicale au zoo du Bronx, où elle incarne La Girafe.

Entre 1988 et 1991, Caroline Simonds est membre de la Big Apple Circus-Clown Care Unit. Elle apporte joie et réconfort aux enfants malades dans les hôpitaux de New York, notamment dans le Bronx, à Harlem et à New York City.

En 1991, Caroline Simonds revient en France et crée l'association Le Rire

Médecin. Cette organisation, inspirée de son travail avec la Big Apple Circus-Clown Care Unit, a pour mission d'apporter du rire et de la joie aux enfants hospitalisés à travers des interventions de clowns professionnels.



Caroline Simonds : « Pour les enfants et leurs parents, une simple visite ou un long séjour à l'hôpital est souvent synonyme d'angoisse, de solitude et de détresse. L'hospitalisation constitue une expérience cruciale à un moment où l'enfant construit sa future personnalité d'adulte. Cette expérience va influencer significativement la suite de la vie de l'enfant et son attitude face aux problèmes, tant physiques que psychiques, qu'il rencontrera ultérieurement. Par le jeu, la stimulation de l'imaginaire, la mise en scène des émotions, la parodie des pouvoirs, les clowns permettent à l'enfant de rejoindre son monde, de s'y ressourcer. Spectacle après spectacle, ils découvrent ou redécouvrent que l'humour, le rêve et la fantaisie ont leur place à l'hôpital ».

Bibliographie

- “Les Jeux Thèmes“ (Printemps 2008): La revue : Humoresques.” **Faire Rire, Mode d’Emploi** “
- “**La vie de l’enfant**” ; Ce que vous avez toujours voulu savoir...sans jamais oser le demander ; ouvrage collectif sous la direction de Michel Soulé ; Éditions Erès 2006 ; pp 225-234 : “**GAI-RIRE, OUI BIEN SUR, MAIS COMMENT FONT-ILS ?** “
- “**La mort d’un enfant**” ; Édité par : Michel Hanus. Éditions : Espace Éthique-Vuibert ; pp 103-111: “**Quand les ailes poussent**” ; Janvier 2006.
- “**What is your life’s work?**” édité par Bill Jensen ; Harper Business 2005 ; pp 141-144 “**Have the Courage to Say Yes to Your Dreams**”
- “**Silence ! On Rit!**” : article publié dans la Revue Québécoise de Psychologie (2004), 25(1), 75-97.
- “**La Valeur d’un sourire**” : article dans le numéro 27 du Journal des professionnels de l’enfance; Mars 2004.
- **The Clown Doctor Chronicles**: C. Simonds, B. Warren; RODOPI, 15 février 2004.
- **La Medicina del sorriso**: C. Simonds, B. Warren; Sperling & Kupfer Editori; Juin 2003.
- **Le Rire Médecin, Journal du Dr Girafe** : C. Simonds, B. Warren Albin Michel, Novembre 2001.
- “**Le Jeu Médecin**” : article dans Enfances et Psy; Dossier: Jouer; éditions Erès Numéro 15-2001; pages 121-125.
- **Introduction Éclats d’enfance, rencontres autour du Rire Médecin** : Edition du Collectionneur; Octobre 2000.
- “**Clowning in Hospitals is No Joke**”: British Medical Journal Vol. 319 - 18; septembre 1999.
- “**La Douleur et Le Rire**” dans L’enfant et la Douleur, SYROS 1998.
- “**Clowning on Children’s Wards**” : en collaboration avec le Pr. Daniel Oppenheim et le Dr. Olivier Hartmann; The Lancet Volume 350 - Décembre 1997.

À propos du Rire Médecin

Chaque année les 150 comédiens clowns de l’association offrent près de 100 000 visites aux enfants et à leurs familles. L’association redonne aux enfants hospitalisés le pouvoir de jouer et de rire pour mieux faire face à la maladie. L’ambition du Rire Médecin est que toujours plus d’enfants hospitalisés puissent bénéficier de la venue des clowns et de leurs fous rires. Les règles du jeu du Rire Médecin lui sont dictées par les valeurs qui ont présidé à sa création. Elles sont d’ailleurs reprises dans le code de déontologie des clowns. Ainsi, ils sont présents, toute l’année, deux jours

par semaine dans chacun des services où Le Rire Médecin intervient (76 services pédiatriques de 19 hôpitaux en France). Toujours en duo comme le veut la tradition clownesque, dans les couloirs des services pédiatriques comme dans les chambres des enfants, ils offrent à chaque enfant et sa famille un spectacle improvisé et personnalisé. Leur professionnalisme est garanti par le dialogue constant qu’ils entretiennent avec les équipes soignantes et par les formations artistiques et médicales qu’ils s’engagent à suivre chaque mois à leur arrivée au Rire Médecin.

Pyramide Productions

Dirigée par Robin Boespflug-Vonier et Stéphane Parthenay, Pyramide Productions a été fondée en 1989 et a depuis produit et coproduit plus de 50 films français et internationaux.

Ces dernières années, la société a coproduit 21 NUITS AVEC PATTIE de Arnaud et Jean-Marie Larrieu, Fatima de Philippe Faucon, qui a reçu en 2016 3 Césars dont celui du Meilleur Film ainsi que le prix Louis-Delluc, Belgica de Felix Van Groeningen (Prix du Meilleur Réalisateur au Festival de Sundance 2016 – Sélection World Cinema), RETOUR À MONTAUK de Volker Schlöndorff, présenté en Compétition au Festival de Berlin 2017, DJAM de Tony Gatlif, présenté en Sélection Officielle au Festival de Cannes en 2017 et le premier long-métrage de l'auteur dessinateur Mathieu Sapin, LE POULAIN, avec Alexandra Lamy, sorti en 2018.

En 2020, Pyramide Productions a coproduit L'HISTOIRE DE MA FEMME de Ildikò Enyedi, lauréate de l'Ours d'Or 2017 pour CORPS ET ÂME, avec Léa Seydoux. Le film, sélectionné en compétition officielle du Festival de Cannes 2021, est sorti en salles le 16 mars 2022. Nous avons également coproduit de LA FEMME DU FOSSOYEUR, le premier film de Khadar Ayderus

Ahmed, sélectionné en compétition lors de la Semaine de la Critique du Festival de Cannes 2021. Le film a remporté l'Étalon d'Or au Fespaco 2021 et est sorti en salles le 27 avril 2022.

En 2021, la société a également produit le premier film de François Descraques, LE VISITEUR DU FUTUR, sorti en salles le 7 septembre 2022.

Avec la société de production italienne Wildside, Pyramide Productions a coproduit le nouveau film de Felix van Groeningen, LES HUIT MONTAGNES, qu'il coréalise avec Charlotte Vandermeersch. Le film a obtenu le Prix du Jury lors du 75^{ème} Festival de Cannes et est sorti en salles le 21 décembre 2022.

Par ailleurs, Pyramide Productions produit actuellement le premier film de Reda Kateb, SUR UN FIL, qui sera distribué en salles le 30 octobre 2024 par Universal Pictures International France.

Plusieurs projets sont en développement, dont les seconds films de Mathieu Sapin et François Descraques, et l'adaptation de la BD à succès ANATOLE LATUILE, co-développé avec Superprod, ainsi que de nombreux projets audiovisuels.

L'ÉQUIPE

Artistique

Aloïse Sauvage..... Jo / Zouzou
Philippe Rebbot..... Gilles / Poireau
Jean-Philippe Buzaud..... Thierry / Roger Chips
Sara Giraudeau..... Clémence
Samir Guesmi..... Abdel
Massil Imine..... Yacine
Elsa Wolliaaston..... Tamara
Christine Pignet..... Mère de Jo



L'ÉQUIPE

Technique

Réalisateur..... Reda Kateb
Scénario..... Reda Kateb et Fadette Drouard
Librement inspiré du recueil *Le Rire Médecin - Journal du Docteur Girafe* de Caroline Simonds et Bernie Warren
(Publié par les ÉDITIONS ALBIN MICHEL puis par LE RIRE MÉDECIN)
Producteurs..... Robin Boespflug-Vonier
et Stéphane Parthenay
Musique originale de..... French 79
Image..... Sebastien Goepfert
Montage..... Dorian Rigal-Ansous
Son..... Régis Boussin, Selim Azzazi
et Jean-Paul Hurier
1^{ère} assistante réalisateur..... Johana Katz
Directeur de production..... Laurent Lecêtre
Régisseur général..... Gwénaél Camuzard
Scripte..... Léa Mothet
Décors..... Catherine Jarrier
Maquillage..... Nelly Robin
Costumes..... Khadija Zeggai

